

L'HYGIENE PAR L'HUMOUR

1914

LE DIABLE EST AUX VACHES

ET

VIE DE JEUNESSE

DE

JOHNNY CASSEPINETTE

PAR

JEAN DE LA GLEBE



QUEBEC

1923

Enregistré conformément à la loi du Parlement du Canada, l'an mil neuf
cent vingt-trois, par L.-P. Desjardins, au Ministère de l'Agriculture.
Tous droits réservés.



LE PERE TREMBLAY

Il était devenu le type du défricheur qui
s'occupe fort peu de la terre, mais
beaucoup des chantiers.

A RETENIR

ET A MÉDITER PENDANT ET APRÈS LA LECTURE DE CETTE
HISTOIRE

Le sort du citadin, surtout du citadin besogneux, est intimement lié à celui du rural.

Si l'homme des champs connaît bien les secrets de son art, il produit mieux, plus abondamment et à un coût de revient moindre, les choses nécessaires à la vie.

Il est heureux.....

Le citadin bénéficie de ce bon marché et de cette bonne qualité des denrées alimentaires et autres dont il a un besoin journalier.

Et il est heureux aussi.....

Le citadin est donc tout aussi intéressé que le campagnard au progrès des choses de l'agriculture, et se doit à lui-même comme il le doit à la société entière, de contribuer le plus possible à la prospérité de l'homme des champs — nourricier du genre humain.

Aider le laboureur à approfondir les nombreux secrets de son noble mais difficile métier, c'est du même coup contribuer au bien-être de l'homme des villes, partant de la communauté en général.

Deuil et Commentaires

Quand vers 187... le père Baptiste Pinette, du 3e rang, ferma pour toujours les yeux à la lumière de ce monde, il laissait à son fils, Jean-Baptiste Pinette, *junior*, un domaine de deux cents acres, presque tout en culture, bien outillé et convenablement pourvu de bétail.

Aussi disait-on dans Le Trois(1) et dans toute la paroisse, que le petit Batisse, comme on l'appelait, avait de la chance d'hériter ainsi d'une terre presque toute faite d'un bout à l'autre, bien arri-mée, avec un gros roulant et un stock d'animaux comme il n'y en avait guère dans tous les Tonnechipes... "*Pas guère* même sur " toute la côte nord, de Québec au Saguenay, renchérisait le " vieux Tremblay, un ancien loup de mer du comté de Charle- " voix," devenu colon dans les Bois-francs, et que nous retrou- " verons bientôt. "Pourtant, ajoutait-il, j'en ai vu ben manque des " bons habitants, puis des bonnes terres, à la Baie Saint-Paul, pi " dans le Su..."

Puis, faisant l'éloge funèbre du vieux défricheur, qu'un accident couchait prématurément dans la tombe, l'ex-marin concluait : " C'est une grosse avarie pour nous autres, mes enfants, " pi pour tout le Tonnechipe... J'ai ben connu moé ce pauvre " Batiste, les premières années... les années de misère... On est " monté ensemble dans le Trois; on l'a ouvert ensemble... Et " c'est pas rien qu'une fois qu'on a chargé nos pipes dans la même " blague, pi mis le feu dessus avec le même tison, dans les abattis, " en faisant bouillir le sâle ou le sucre... Tout ce que j'ai à vous " dire, les enfants, c'est que des hommes de cœur et de sarvice " comme le défunt, on n'en rencontre point à toutes les portes ;

(1) Troisième rang de la paroisse.

“ des hommes durs à la misère comme il l’était, y s’en rencontre,
“ mais pas guère non plus . . . ”

Disons tout de suite que si le père Tremblay s’y connaissait en homme, il n’était peut-être pas une autorité des plus compétentes en fait de terres et de cultures, etc.

Il avait passé sa jeunesse à faire du cabotage, comme capitaine de goélette, et avait acquis comme chef d’équipe et meneur d’hommes une habileté incontestable. Aussi était-il à peine arrivé dans les épaisses forêts des Cantons de l’Est, que les compagnies qui en exploitaient alors les bois se hâtaient de s’assurer de ses services comme boss ou foreman dans l’un ou l’autre de leurs chantiers, et surtout pour la drave.

A ces durs métiers le père Tremblay, pourtant du même âge que le père Pinette, avait vieilli et grisonné plus vite que ce dernier. Et il était devenu le type du défricheur qui s’occupe fort peu de la terre mais beaucoup des chantiers. Le père Pinette, lui, était le type du colon qui aime la terre par-dessus tout, et peu les chantiers.



Un mariage qui fait jaser

*Suis hier allé au Moulin
Voir ma mie Annette
Comme elle filait le lin
De sa quenouillette,*

.....
*Enfin j'y conte tout haut
Ce qui me tracasse*

.....
*Rrou et rou dondaine
Rrou et rou dondé*

(BOTREL)

Quelques années auparavant, plus d'une jeune fille du canton avait eu peine à réprimer un gros soupir lorsque, à la surprise générale de ses ouailles, Monsieur le Curé avait annoncé, le dimanche, l'union projetée, mais absolument inattendue, de l'héritier de l'un des plus beaux biens de la paroisse, Jean-Baptiste Pinette fils, à une demoiselle Agathe XXX, de la campagne québécoise, de la Beauce quelque part.

Aussi le dimanche suivant dans plus d'un foyer où c'était au tour des vieux à aller à la messe il y eut des compromis, . . habilement préparés depuis une semaine, et d'après lesquels le père, au moins, consentait à sacrifier son tour en faveur des jeunes et à garder encore ce dimanche-là, quitte à se reprendre plus tard . . .

Et voilà comme quoi, sur le perron et à la porte de l'église, avant comme après, et entre la messe et les vêpres, le petit Baptiste et sa nouvelle épouse furent le point de mire de toute la jeunesse en particulier, et fournirent un thème à la conversation des paroissiens en général.

Ce dimanche-là aussi les avis publics " par les présentes données " du secrétaire municipal furent plus ou moins écoutés, et les ventes pieuses du crieur pour les bonnes âmes rapportèrent

peu, tant l'attention de la foule était captée par les jeunes époux.

Le marié semblait plus fier que jamais, mais avait l'air un peu gauche et dépaysé tout de même dans son habillement de noces tout en stoffe, son grand surtout noir, son chapeau haut de forme et ses gaiteurses neuves.

La mariée, superbement parée, paraissait tout à fait à l'aise, elle, dans sa modeste mais gracieuse toilette, ses bottines en cuir à patente et sa large crinoline, la dernière qu'elle devait porter et qui avait été achetée tout exprès pour la circonstance à Québec, chez Zéphirin Paquet, le riche.

Puis dans le Trois, toute la semaine, et tout un mois durant, ce que l'on inventoria les qualités bonnes ou mauvaises, réelles ou supposées de la nouvelle venue ! Et ce que l'on conjectura sur le sort réservé au petit Baptiste, qui avait voulu tirer du grand en sortant des Tonnechips pour prendre femme, et surtout en ne publiant qu'un ban, comme s'il avait eu peur que le monde le sache. Le premier phénomène s'était rarement vu, et le second ne s'était jamais rencontré encore dans la paroisse !



Prédictions sensées

Mais la jeune mariée, adroite et aimable, comme le sont d'ailleurs la plupart des beauceronnes, finit par conquérir l'estime de ses nouvelles concitoyennes — de tout âge — et bientôt le Trois dut proclamer à l'unanimité que le petit Baptiste s'était choisi, avait rencontré, comme on dit, une femme digne de lui et de sa famille, à savoir : rangée, travailleuse, économe, etc., tout comme Baptiste lui-même.

Les vieux-vieux et les vieilles-vieilles du rang en vinrent même jusqu'à dire, et sans crainte de porter ombrage à qui que ce soit : “ L'Agathe — c'est une des premières créatures; pas fière, travaillante, honnête, polie et ménagère : du bon butin fini.”

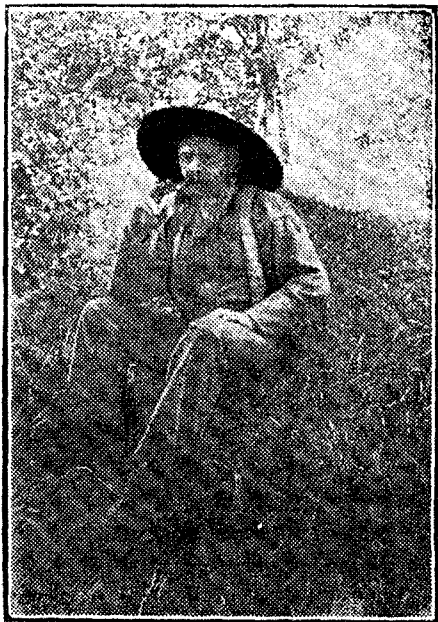
Bref, à la mort du Père Pinette, qui avait lui-même abattu et débité le premier arbre sur le sol, alors vierge, dont héritaient aujourd'hui son fils et sa bru, tout le monde entrevoyait pour ces derniers un avenir heureux et financièrement prospère, d'autant plus heureux et prospère que déjà plusieurs têtes blondes de petits et de petites Pinette égayaient le foyer des jeunes colons.



Hommage au mérite

Le Trois et toute la paroisse rendirent un hommage ému et sincère au vieux pionnier-colonisateur qui descendait dans la tombe après toute une rude vie de labeur et de sacrifices constants, mais aussi après avoir reculé les limites de la civilisation dans l'épaisse forêt des Bois-francs, enrichi sa patrie d'un prospère domaine agricole et assuré l'avenir des êtres chers qui devaient continuer son œuvre.





« Le père PINETTE, lui, était le type du colon, qui aime la terre par-dessus tout, et peu les chantiers. »

Pain noir, moustiques et temps durs

Puis le Trois continua à vivre de la vie que menaient généralement vers 187... , les colonies mi-agricoles mi-industrielles, des régions tout récemment ouvertes à la hache du défricheur, à savoir : peu de culture ; juste assez de foin et pas toujours assez d'avoine pour le besoin des chevaux, surmenés tout l'hiver dans la forêt, au dur travail des chantiers. En été les colons les plus progressifs, comme le Père Pinette, de son vivant, faisaient à la maison un peu de beurre, qu'ils vendaient quinze sous la livre ; semaient dans les abatis beaucoup de sarrasin, destiné à être converti en gros lard pour les chantiers, ou à alimenter la famille. La galette et les petits pains de sarrasin, plats et minces, occupaient invariablement une large place dans le menu colon. Leur saveur était bien un peu amère, mais agréable tout de même — surtout quand ils étaient servis chauds, et qu'on avait du beurre à faire fondre dessus.

En hiver on faisait du bois carré ; des plançons de merisier et de frêne, en masse. Le marché les payait le haut prix, mais le transport était onéreux, vu les longues distances à parcourir pour atteindre le Grand-Tronc.

On coupait aussi, oh ! par milliers, des billots d'épinette de $13\frac{1}{2}$ pieds, dont la vente, surtout pour le colon muni d'un billet de location pour son lot, fut considérée comme rémunératrice tant que les compagnies n'exigèrent pas les $16\frac{1}{2}$ pieds, et la toise excrécée de 14 pouces(1), et tant que les colleurs(2) des compa-

(1) Certaines compagnies marchandes exigeaient que le bois en grume, le "billot", mesurât 14 pouces de diamètre au petit bout. Si l'une des extrémités du billot avait moins de 14 pouces de diamètre, il ne comptait plus que pour $\frac{1}{2}$ ou $\frac{2}{3}$ de billot. Pour recevoir le prix d'un billot de 14 pouces, il fallait en fournir deux ou même trois.

(2) Mesureurs de bois. De l'anglais "culler".

gnées ne furent pas remplacés par des skailleurs ou colleurs branchés(3).

Au printemps, écorçage de la pruche et vente du produit jusqu'à trente chelins la corde. Mais que de moustiques et de brûlots il fallait endurer pour cinq ou six piastres !

Tout l'été, fabrication du sâle (sel de potasse) tiré par l'évaporation des cendres lessivées, que l'on échangeait pour de la fleur(4) ou de la farine(5), et généralement livre pour livre.

Somme toute, peu de réel travail agricole mais en revanche beaucoup de labeur forestier, beaucoup de "comptes à crédit" chez les marchands, et en plus, trop souvent hélas ! des billets promissoires chez les usuriers de l'époque, et quelquefois des jugements au greffe de la petite ou de la grand'cour.

(3) Mesureurs de bois licenciés. De l'anglais "scaler".

(4) Farine de blé.

(5) Farine de sarrasin.

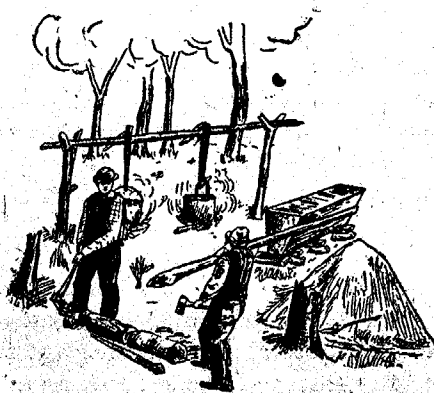
Mauvais calculs, encans et cancons

A la louange du petit Baptiste, nous devons dire qu'ayant hérité des goûts et de l'enthousiasme de son défunt père pour la culture du sol, il ne faisait de travaux forestiers que ce qui était de nature à accroître la superficie de ses défrichements— mais sans trop s'occuper, malheureusement, des soins que ces derniers requéraient pour conserver au sol sa fertilité naturelle. Baptiste s'appliquait aussi, et avec une opiniâtreté remarquable, à accroître le nombre des têtes de bétail que sa ferme pouvait nourrir ; mais là encore son ambition l'amenait à manquer de mesure et d'équilibre dans ses opérations.

Il allait trop vite en besogne ; il forçait la note. Ainsi, sitôt son père mort, il s'était hâté de doubler son stock d'animaux.

Tout colon qui faisait encan, pour prendre bientôt le chemin de la frontière, après avoir vendu son roulant sur billets promissoires, à long terme mais à gros intérêt, était sûr d'avoir Baptiste pour client, tant Baptiste était désireux d'accroître toujours son mobilier, et surtout le nombre de ses animaux. Tout cela provoquait bien dans le rang quelques commentaires, les uns laudatifs, les autres plutôt malveillants. Parmi ces bavassements qui se faisaient l'on aurait pu croire à un commencement de jalousie ou au moins d'aigreur, surtout de la part du Toine, voisin de Baptiste, né et élevé comme lui dans le haut du Trois, et de son nom intégral Antoine Charlot, fils de feu Pierre Charlot, l'un des premiers colons de l'endroit, et compagnon de sueurs et de misère du défunt Père Pinette.

Les Charlot avaient toujours passé pour de braves gens, bien qu'un peu à pic et prompts, peut-être aussi un peu trop serre-la-poigne des fois, un petit peu grattins comme on dit. Chacun ses petits défauts ! . . . A part ça du monde honnête et de service "à plein", puis du monde d'église !



Fabrication du sel de potasse "sâle"
chez les colons.



Où un scandale éclate

N'empêche pas qu'un jour, même les plus laconiques commentateurs des événements locaux eurent à enregistrer un fait inouï dans l'histoire du Trois, et en particulier dans celle des familles Pinette et Charlot.

Le petit Baptiste avait eu quelques mots, disaient les uns, une grosse pique, affirmaient les autres, avec son voisin le Toine, et ce dernier s'était oublié jusqu'à lui montrer le poing et à lui dire, blanc de colère, et devant le Père Tremblay, de l'autre bout du rang : " Ah ! tu te laisses manigancer par les créatures à c't'heure, hein ? Tu ferais bien mieux d'arranger ton fronteau ! . . . " " Pi ta part de route ! . . . On se tue dedans . . . C'est une honte pour le Toa. Tout le monde *disent* qu'y faut venir dans le rang le plus riche de la paroisse pour trouver des mauvais chemins ! . . . "

" Mais, attends un peu, mon gâs ! J'vas voir Lésime dimanche ! c'est lui qu'est inspecteur c'tannée, puis ça va changer ! Puis pourtant, j'sus pas hère pour les chemins ! . . . Tout le monde peut le dire ! Mais ça va changer . . . Puis tes clôtures tu vas les relever, va ! On n'aura plus besoin de retenir notre respire pour les empêcher de tomber quand on passera à ras . . . " " . . . Ah ! c'est pas du temps de ton défunt père, que le Bon Dieu ait pitié de son âme, " continua Antoine, s'adoucissant un peu et portant la main à son chapeau en éclisses de frêne, " c'est pas du temps de ton défunt père qu'on a jamais vu une traînerie pareille ! . . . T'en élève des petits gâs là ! Pi tes vaches, tes belles vaches ! a sortiront ains seulement(1) pas de ton étable

(1) Onze fois depuis six mois j'ai écrit " *ains seulement* ", et dix fois j'ai trouvé dans l'imprimé : AINSI. *Ains seulement* est du vieux français. On le trouve dans Montaigne, au 16e siècle. Nos gens ont conservé l'expression, mais prononcent généralement " *en seulement* ". Dans le vieux français, elle signifiait " *mais seulement* ".

“ le printemps prochain ; *remarque ben ce que je te dis là !* Tes
“ cochons aussi ont fini de fouiller les pétaques des autres. Pi toé,
“ t’as fini de te vanter à la porte de l’église que t’as récolté des
“ 200 minots d’avoine puis des 300 minots de sarrasin ! C’est avec
“ un *siau* bleu pi pas un demi-minot que tu vas mesurer ta grosse
“ récolte c’t’automne. Eh ! fendant de couillon que t’es ! T’as
“ fini d’ambitionner sù le monde, mon vire-capot ! . . . ”



Politique et psychologie

Baptiste, foncièrement honnête homme, n'aurait jamais volontairement causé le moindre tort à qui que ce soit. Antoine également, bien que, de son propre aveu, il fut un peu prompt, et très bête quand il se choquait, quoique toujours sans rancune, ajoutait-il.

Mais la politique, la belle politique, voyez-vous, commençait à échauffer les esprits dans le Trois en l'an de grâce 187...

Voilà d'ailleurs toute la genèse de ce malheureux incident, resté mémorable dans les annales du rang.

Commençons par un peu de psychologie.

Baptiste, dès son adolescence, avait été fortement impressionné par la prospérité et la vie heureuse de son père, surtout quand il y comparait la dure existence au jour le jour, que menaient la plupart des colons. En effet ces derniers dépendaient, du commencement à la fin de l'année, presque entièrement des commerçants ; et, pour vivre et faire vivre leurs familles, ils devaient continuellement compter sur le travail salarié ou vendu.

Aussi, profondément enamouré de sa profession, en laquelle il avait une foi inébranlable, Baptiste avait-il toujours rêvé de faire grand, grand, puis d'agrandir toujours son exploitation. Mais il avait oublié que vite et bien ne vont pas toujours ensemble. La longue et pénible crise financière des dernières années, qui chassait par douzaine, vers les États-Unis, les colons qui avaient négligé le travail du sol, avait de plus en plus convaincu Baptiste que le salut et l'avenir de sa famille (qui se faisait nombreuse et qu'il faudrait bientôt songer à établir) résidait seul dans l'agrandissement à outrance de ses champs en culture, et dans l'accroissement du nombre de têtes dans ses troupeaux.

Et cette ambition, légitime du reste, mais mal mesurée, l'avait portée à négliger une foule de détails qui à la ferme constituent pourtant une condition *sine quâ non* du succès.

C'est ainsi que ses travaux de voirie et ses clôtures étaient absolument négligés. Conséquence : les troupeaux dévoraient parfois en quelques heures le fruit de longs jours de travail. En hiver, la provision de fourrage engrangée était rarement suffisante; de là parcimonie dans les rations, puis achats onéreux au printemps pour compléter l'hivernage.

Dans son désir effréné de faire grand, il labourait grand, mais très superficiellement, ensemençait à la hâte des champs dont il aurait dû réduire de moitié au moins les proportions, afin de labourer mieux, herser mieux, drainer mieux, fumer mieux, clôturer mieux, sarcler mieux, et, sans plus de peine, tripler ses récoltes, tout en évitant de ruiner le sol. Ce dernier, le plus clair de son capital, s'épuisait donc d'année en année, faute d'assolement et de rotation convenables. Mais les colons du sol vierge, témoins de sa fertilité et de sa générosité premières, croyaient que cela durerait toujours, et assez rarement il leur venait à l'esprit que le sol même le plus riche n'est autre chose en réalité qu'un grand magasin, que l'on finit nécessairement par épuiser et vider entièrement si l'on n'a pas le soin d'y retourner de la marchandise de temps en temps pour remplacer celle que l'on en a tirée.



Rouges et bleus

Mais revenons à notre scandale, c'est-à-dire à la fameuse philippique du Toine, dont la conclusion, la sanglante apostrophe de *vire-capot*, jetée sans pitié à la figure de Baptiste, sentait pas mal les élections.

C'est que la tourmente politique de 187... battait son plein, et que le haut du Trois, bleu de père en fils, avait perdu en la personne du Père Pinette le chef qui invariablement conduisait à la victoire les cohortes de son bout, réussissait même quelquefois à faire de bonnes trouées dans les rangs pourtant serrés du Bas, où l'on était rouge vif, depuis surtout que le vicieux Tremblay, beau-père d'Antoine, avait organisé jusqu'à l'extrême fin de la concession les phalanges libérales.

Cette année, le chef bleu tout désigné du Haut était Baptiste. Mais nous l'avons dit, sa femme, Agathe, était adroite et rusée. Or, elle était rouge. Toute sa parenté dans la Beauce avait constamment suivi la fortune et le drapeau politiques des Taschereau, et fait une guerre acharnée à Hector Langevin, le maire de Québec, devenu depuis grand ministre(1).

La femme d'Antoine, digne fille du Père Tremblay, partageait les mêmes vues politiques, mais ne s'en mêlait pas, ouvertement du moins. N'empêche pas que les deux voisines se rencontraient plus souvent qu'à l'ordinaire depuis quelque temps. . . sous prétexte d'échanger de la tissure pour de la chaîne et d'organiser conjointement leur ouvrage au métier plus à bonne heure que de coutume c't'année.

(1) Durant les quelques années qui suivirent la Confédération, le peuple désignait quelquefois ainsi les ministres du gouvernement canadien. Les membres des gouvernements provinciaux étaient appelés "ministres", tout court.

Quoi qu'il en soit, Baptiste avait déclaré qu'il n'avait pas le temps de se mêler d'élection, et à la grande déception des bleus, et du Toine en particulier, n'avait pas assisté à la première assemblée.

Le père Tremblay, constatant cette absence inattendue, et flairant pour son parti une bonne affaire, avait résolu d'en avoir le cœur net. C'est pourquoi, sitôt l'assemblée finie, il trouva un prétexte pour se rendre hâtivement auprès de Baptiste, en train de chercher dans les grandes fardoques(2) de quoi faire une quinzaine de carcans pour ses animaux les plus vicieux à la clôture.

Or, le moment était mal choisi pour le Père Tremblay et Baptiste de se trouver ensemble. D'abord Antoine, comme les autres conservateurs de la paroisse, était intrigué et mécontent de l'absence de Baptiste à l'assemblée, où on avait compté sur sa présence. Il était d'autant plus intrigué que Madame Charlot avait elle-même annoncé avec certitude que Baptiste n'y irait pas. A cette observation de sa femme, Antoine avait narquoisement répondu : " T'en sais bien long ! Es-tu dans la *camité* . . ." Et l'incident fut clos pour le moment. Mais en revenant de l'assemblée Antoine avait précisément cassé dans la part de route de Baptiste un essieu de sa *waguine* toute neuve, qu'il ne sortait que les beaux dimanches ou dans les grandes occasions, et qu'il ménageait ensuite toute l'année comme la prunelle de ses yeux.

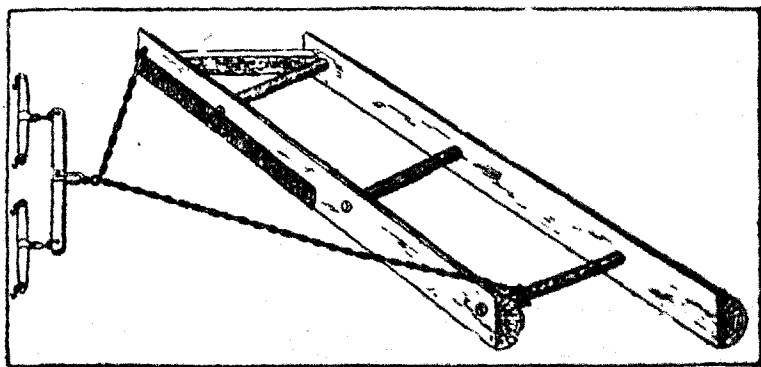
Il est vrai qu'il avait chargé la voiture d'amis plus que de raison, mais peu importe, le chemin de Baptiste était horrible quand même, et comme d'habitude. Antoine, de plus en plus agacé, détela sa jument grise, l'enfourcha et " piqua " à travers les champs vers son domicile. Chemin faisant, il eut le malheur de trouver les moutons de Baptiste encore en garouage dans sa pièce de blé, dont il était particulièrement fier. Vous comprenez qu'il commençait à être affilé. Sans compter aussi qu'il avait peut-être, contre son habitude cependant, bu un coup ou deux d'une liqueur traîtresse, qu'à cette époque lointaine et encore peu éclairée, on était à peu près sûr de trouver partout où il se faisait une élection. Ajoutez à cela le fait qu'il pouvait encore être sous le coup d'incendiaires harangues électorales, et vous aurez facilement

(2) Ecrues, " *second growth* ".

l'explication des traits cicéroniens dont il abîma ce pauvre Baptiste, dans les grandes fardoques, où le sort méchant avait amené le Père Tremblay à une bien mauvaise heure.

Antoine, en effet, apercevant son beau-père avec Baptiste, soupçonna tout de suite anguille sous roche ; il conclut même spontanément que le vieux renard n'était là que pour parachever l'œuvre commencée par les deux créatures, et finir de cabaler Baptiste, jusque là encore " convalescent "(1).

La moutarde lui monta au nez, et il se vida d'un seul trait, à la Danton...



Niveleuse de chemin, ou split logdrag.

(1) En certaines localités " convalescent ", appliqué aux choses de la politique a le sens d'indécis. Un électeur convalescent est un électeur qui ne sait encore, ou prétend ne pas savoir, pour quel candidat il votera.

Lésime fait dire . . .

Le dimanche suivant, à la porte de l'église, un crieur public modula d'une voix de stentor l'avis comminatoire que l'on va lire :

“ Lésime Forquier, inspecteur pour le 3e rang, fait dire à toutes les ceuses qui ont des parts de route ou des fronteaux, soit dans le grand rang, soit au cordon, d'avoir à les arranger entre-ci jeudi . . . Autrement ça sera l'amende drette ! . . . Relevez vos clôtures, nettoyez vos fossés, videz vos calvettes, pi mettez vos ventres-de-bœuf en loi.”

Comme la saison des ventres-de-bœuf était plutôt passée, on entendit des rires dans la foule.

Le crieur, qui avait cité de mémoire l'une des formules traditionnelles de ces sortes de bans, sans s'occuper d'y mettre la variante spéciale à la saison, ne perdit pas contenance, et se hâta d'ajouter: “ Y paraît qu'y va venir ben des candidats dimanche, mettez vos chemins ronds. Si MM. les candidats varsent y varseront comme y faut, chacun dans leur fossé : ça fera pas de jaloux !”

Les rieurs soulignèrent cette saillie anodine, puis se mirent à parler des rouges et des bleus, c'est-à-dire de politique.

Avant comme après le jeudi fixé par le rigide inspecteur, à peu près personne, si ce n'est Baptiste et Antoine, ne toucha à son chemin. Et le printemps suivant, les ventres-de-bœuf, dans la route, et au cordon, étaient aussi nombreux, aussi profonds et aussi prospères que jamais.

Il existe pourtant un moyen très facile d'empêcher ces précipices de se former. Il suffit, comme l'avait dit le facétieux crieur, d'arrondir les chemins mais à l'automne, avant les gelées. La route ainsi rendue convexe ne retient plus qu'une minime

proportion de l'eau des averses automnales. Le reste descend dans le fossés. Le chemin lui-même n'étant pas saturé d'eau jusque dans son sous-sol n'est pas ou presque pas travaillé par la gelée, et en conséquence les ventres-de-bœuf ne peuvent se produire.

Prévenir la formation de ces précipices en bien égouttant le chemin est chose facile. On n'a qu'à traiter ce chemin, à l'automne, à la niveleuse ou *split log drag*, appareil très simple et que tout le monde peut fabriquer à la ferme.

Avant de passer au chapitre suivant, notons que le cri à la porte de l'église, relatif aux chemins du Trois, n'avait pas été fait par le père Tremblay, qui d'habitude se chargeait des avis municipaux du genre. Mais en la circonstance le vieux matois s'était habilement récusé.

On devinera bientôt pourquoi.



Bataille

Quelques semaines après, on était au plus fort de la mêlée électorale, et dans le haut du rang, le parti conservateur, privé de chef, faiblissait, faiblissait. . . Dans le centre, c'est-à-dire autour du petit moulin à farine et de la petite scierie à échâsses, on signalait des défections, surtout chez les journaliers, récemment revenus de la " drave ". Dans le bas, le Père Tremblay, à la tête des libéraux, faisait florès et caressait toujours l'espoir d'amener Baptiste sous son drapeau, ou au moins d'obtenir de lui la neutralité. Il aurait peut-être fini par gagner ce dernier point s'il n'eut commis la maladresse d'insister et d'intriguer pour avoir Baptiste à la grande assemblée(2), au chef-lieu.

Au cours et à l'occasion de ce meeting, il y eut godaille, puis bataille.

Baptiste, qui à cause du mon de son père, passait pour un chef bleu auprès des étrangers, fut acculé dans une impasse par des belligérants rouges un peu chauds — tout comme bien des bleus d'ailleurs — et les hasards de la guerre voulurent qu'Antoine et lui fussent appelés à combattre seuls, et côte à côte, dans cet engagement partiel, où la victoire devait être fièrement disputée.

Ainsi réunis dans l'infortune par le sort moqueur, ils durent se secourir mutuellement pour protéger leurs peaux respectives. Conséquence immédiate : ils réintégrèrent le Trois dans la même voiture, amis comme jamais, s'offrant mutuellement du tabac et glosant sur la conduite des gens du Bas, qu'ils s'accordaient à trouver ben petits dans toute cette affaire. . . Il était minuit lorsque les deux voyageurs traversèrent le bas du rang, avant d'arriver chez-eux. Antoine aurait voulu en provoquer les habitants par

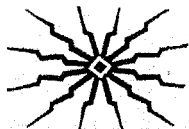
(2) Assemblée de la mise en nomination des candidats.

des cris nocturnes. Baptiste, plus pondéré, s'opposa amicalement, mais avec toute l'autorité d'un chef, à l'exécution de ce noir projet. Et Antoine sacrifia généreusement sur l'autel de l'amitié son envie de faire du potin.

Baptiste était désormais reconnu comme chef, accepté comme tel, et la paix était rétablie.

Allait-elle durer ?

Ou n'était-ce qu'une armistice ?



Paix et monuments

En attendant que l'avenir nous éclaire sur le sujet, sir Djâne Maquedelaine, Baptiste et le Toine, au grand ahurissement du Père Tremblay et de tout le Bas, avaient conservé leurs positions dans le haut du Trois.

Puis la tourmente électorale passée, chacun avait repris son rôle.

Sir John gouvernait de nouveau le pays, et l'endettait, mais pour construire le Pacifique. Baptiste continuait à acheter à crédit, mais hypothéquait sa ferme pour éviter de tomber dans les griffes des usuriers, entre les mains de qui avaient échoué plusieurs de ses billets signés aux encans.

Antoine, lui, continuait à racheter noblement son accès de mauvaise humeur en endurant avec patience les visites des troupeaux de Baptiste dans ses cultures ; visites que les animaux d'Antoine se croyaient maintenant obligés de rendre, tant ils étaient eux-mêmes devenus vagabonds, grâce aux mauvaises clôtures, et à l'exemple donné par leurs congénères et voisins.

Un monument, toutefois, ou plutôt deux, rappelaient, et après plus d'un quart de siècle rappellent encore, tant ils sont durables, l'incident des Grandes Fardoches.

Ce sont les parts de chemins de Baptiste et d'Antoine, tant dans la route que dans le grand rang et au cordon.

Au lendemain même de "l'affaire", Baptiste s'était mis à l'œuvre avec ses bœufs, et vous avait fait les plus beaux chemins du comté : ronds, bien fossoyés, et presque macadamisés. Antoine, piqué au vif, en avait fait autant pour les siens, mais par des méthodes différentes, attendu que tout ce travail s'accomplissait avant les accordailles.

Et ses chemins, tout en lui coûtant moins cher, avaient plus de durabilité, et aussi plus de fini et plus de chic que ceux de Baptiste, attendu que pour les confectionner et aussi pour y mettre la dernière touche, il avait fabriqué, au moyen d'un billot fendu, un appareil peu coûteux, mais très efficace, qui n'est autre que l'ancêtre direct de la *Split Log Drag*, ou niveleuse de chemin, tant vantée aujourd'hui par les Ontariens et les Américains, qui se pensent toujours plus fins que les autres.

Il en fut si satisfait, qu'il l'employa désormais pour confectionner et entretenir ses chemins de ferme, même en hiver.



L'avenir s'assombrit .

L'hiver arriva, et Baptiste était soucieux. Beaucoup de comptes à solder chez les marchands ; de gros intérêts à rencontrer sur son hypothèque ! Et son beurre ne se vendait pas : on n'en aimait pas l'apparence. Pourtant Agathe était bien propre, et écrasait toujours avec soin, à l'aide d'une bouteille, le gros sel destiné à le conserver. Et les grosses et robustes tinettes de 50 livres, que le Père Pinette avait fabriquées sur ses vieux jours, étaient toujours lavées avec soin, puis ébouillantées à la tisane de framboisiers.

Mais en vain ! Les tinettes pleines s'accumulaient depuis six mois dans la cave basse et obscure, et personne n'en offrait un prix raisonnable.

Le beurre dut être sacrifié à vil prix pour éteindre les dettes les plus criardes.



Héroïque décision

Bref, un matin de novembre, Baptiste résolut d'aller, avec deux de ses chevaux, hiverner dans les chantiers de la Bondrée(1).

Cela ne s'était jamais vu dans la famille Pinette. Aussi c'était dur et humiliant de manquer aux traditions familiales. Mais il le fallait !

Baptiste, le cœur bien gros, prit donc le chemin du Maine, avec ses deux meilleurs chevaux, laissant l'autre, plus les 14 vaches, la vachaille, les moutons, les porcs, tout enfin, à la garde de sa courageuse épouse et de ses enfants, encore bien jeunes pour pourvoir aux besoins d'un tel troupeau.

Mais encore là, il le fallait, avait conclu Baptiste.

Aussi les semaines furent-elles longues à la ferme en l'absence du père. . .

Mais n'anticipons pas.

(1)Frontière, *boundary*.

Au chantier

Un soir, dans la *campe* No 2 de l'un des chantiers de la Bondrée, le *draveur*(2) de provisions rapporta des lieux civilisés une lettre qui rendit tout pensif le meilleur *teamster* (charretier) de la *congarne*, Baptiste Pinette. Au moins, affirmaient ses camarades, il eut été le meilleur si ses chevaux fussent arrivés mieux préparés à prendre l'hivernement.

Quoi qu'il en soit, Baptiste était déjà fort estimé dans la *campe*. Il était bien instruit, disait-on, savait lire et écrire, faisait bien parler une lettre, avait même toujours un fion de prêt quand il s'agissait de correspondances sentimentales. Grâce à ce talent d'épistolier, il était vite devenu le secrétaire général et universel de toute la *gang* ; et même des chantiers voisins.

Aussi ce fut avec regret que le lendemain, trois jours avant Noël, les camarades le virent plier ses *sleighs*(3) et prendre le "tôte road" pour retourner dans les Townships, où il arriva l'avant-veille de Noël.

(2) Du mot anglais *driver*.

(3) Note pour la Société du Parler Canayen.

Plier ses sleighs, dans le langage suggestif de nos travailleurs des bois n'est pas une simple image. Le charretier qui quitte le chantier, ramène l'arrière train de son double traîneau sur le train d'avant, y jette pour les besoins du voyage, une grosse botte de foin et un sac d'avoine, puis : " fouette cocher ". Plier ses *sleighs* a donc la même signification que plier bagages.

Le Sauvage

La Noël menaçait d'être triste au foyer de Baptiste Pinette. Agathe, épuisée par des travaux trop rudes, était à la veille de prendre le lit, et y tenir compagnie aux deux plus jeunes enfants déjà malades.

A la ferme on avait perdu des animaux de toutes les catégories, veaux, vaches, cochons, etc., et la plupart des autres étaient atteints d'affections à symptômes variés.

Les plus savants du haut, du bas et du centre du rang, tour à tour consultés, avaient attribué ces malheurs divers au vertigo, ou mal de cornes, au mal jaune, aux lutins, aux loups-garous ou à quelque maléfice.

Aussi, en attendant le retour du père de famille, les sages du rang avaient conseillé d'enfermer, sans distinction, toutes les bêtes dans l'étable-écurie (aux fins de les y tenir bien à la chaleur) et d'user libéralement de poivre, de sel et de vinaigre, tant pour les cornes que pour la queue, plus des bouchons en cormier, pour les cornes, et des vesces-de-loup pour les incisions faites à la queue à cause du vertigo.

Du premier coup d'œil Baptiste crut qu'il ne pourrait seul faire face à la situation, et il dit à sa femme :

— J'ai envie d'aller chercher le soigneur.

— Quel soigneur ?

— Le Sauvage, du Lac ; le marichal.

— Le marichal sauvage ! Ah ! celui qui soigne du secrette ?

Ah ben ! arrange-toi avec. Tu sais ce que les gens en disent . . .

— Les gens en disent . . . les gens en disent . . . Le curé en dit rien encore. Puis . . . faut toujours sauver nos animaux.

— Arrange-toi avec, mon homme. Ça me fait rien à moi . . .

Et Baptiste alla atteler, pour un voyage de dix lieues à la recherche du sauvage, qu'il emmena le lendemain, veille de Noël.

Cet homme ne paraissait avoir de sauvage que son teint noir, ses cheveux longs et un laconisme assez prononcé. Les gens disaient qu'il avait presque perdu la voix dans des excès de boisson aux États-Unis, où, paraît-il, il avait étudié la médecine pour les chevaux dans les grosses écoles, mais que l'abrutissement alcoolique lui ayant fait perdre tout son savoir, il ne soignait plus que par des procédés secrets, qu'il ne divulguait à personne.

Mais les gens en disent tant !

Chose sûr, c'est qu'il ne paraissait pas instruit et n'avait pas l'air trop meïeu.

Quand il jasait un peu, il parlait à peu près comme nous autres, mais il tutoyait presque tout le monde.

A mesure qu'il approchait du 3e rang, le Sauvage parlait un peu plus, surtout il questionnait.

“ Chez cet habitant-ci ” disait-il, “ comment ça va ? ”

— Pas trop ben non plus, répondait Baptiste, une vache de morte hier.

— Il y a quelque chose qui va pas dans la place, déclara le Sauvage.

— Et ici ?

— Ici ils n'ont pu faire de beurre de l'année, rien que de la colle. Du monde propre, pourtant !

— Je m'en doutais ; Ça va mal.

— Et celui-là, il a dû s'endetter et subir des pertes ?

— Oh, oui ! Il a perdu trois cheveux et deux poulains en deux ans. . .

Il est découragé lui aussi. Son encan est faite ; et ses filles sont rendues aux *facteries* ; sa terre est impotiquée. . .

— Il faudra voir à ça, il faudra voir à ça, ” disait le sauvage en hochant la tête. . .

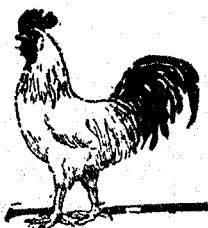
En passant au moulin, à un mille de chez lui, Baptiste hêla le meunier pour lui demander si sa gaudriole était prête.

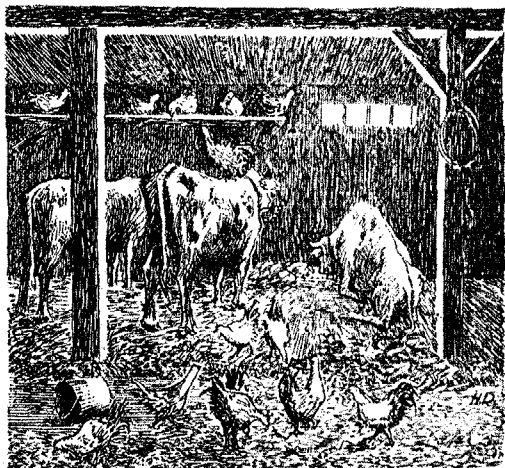
Dans la fenêtre la meunière fit signe que non.

“ Marche, ” fit aussitôt Baptiste, appliquant un coup de fouet au cheval, qui enleva le berlot à une allure plus rapide.

Cinq minutes plus tard, la porte du moulin s’entrouvrit, et une grosse voix cria quelque chose.

Mais Baptiste, tout préoccupé de ce qui l’attendait dans un quart d’heure à la ferme, n’entendit pas.





Dans l'étable de Baptiste Pinette avant la
"conjuración" du sort.

Spectacle lamentable

Après s'être réchauffé au poêle à trois ponts et avoir pris une bonne tasse de thé, plus un gros repas de grillades de lard salé, de galettes de sarrasin chaudes et de sirop d'étable, que Madame Pinette avait offerts sur une blanche nappe de toile du pays, le Sauvage, accompagné de Baptiste, procéda à la visite de l'étable.

L'auteur de ce récit original et captivant était, à cette époque, un gamin fourré partout, à preuve qu'il se trouvait là (comme par hasard, bien entendu), quand M. Pinette ouvrit au nord l'unique porte de l'étable pour y faire entrer le Sauvage.

La porte était à peine ouverte qu'un nuage de vapeur aveugla la compagnie ; ce qui n'empêcha pas trois petits pinette et votre serviteur, alors à peu près du même âge que ces derniers, d'entrer quand même à la suite du grand monde.

A l'intérieur le nuage produit par la vague froide qui venait d'entrer paraissait encore plus épais. On n'y vit goutte d'abord ; en revanche on réalisa tout de suite que ça ne sentait pas bon dans cette étable-là. Puis la vapeur se dissipa, c'est-à-dire se condensa et, grâce à la clarté blafarde qui pénétrait, du côté nord près de la porte, par quatre petites vitres entièrement couvertes de givre et à peine translucides, je finis par compter onze vaches, tellement maigres que, sans la couche de saletés, humide et durcie, qui leur recouvrait presque tout l'arrière-train, elles eussent été à peu près aussi transparentes que les quatre vitres. Leur dos était aussi couvert de chenilles, que les petits Pinette prenaient plaisir à extraire de leur alvéole en les faisant sauter perpendiculairement en l'air.

Ce sport, pratiqué avec une habileté consommée, était très simple.

Avec les pouces et les index on pressait l'alvéole, et si la chenille était "mûre", elle sautait en l'air comme une flèche, puis retombait comme une balle. . .

Je vis aussi trois chevaux, dont l'un surtout, une jument métisse éraube, à ce que l'on me dit, paraissait n'avoir rien mangé depuis au moins la Confédération, et à travers la peau de laquelle on pouvait étudier l'anatomie, peut-être même l'astronomie, la géométrie, la philosophie, l'histoire du Trois et des Townships.

Derrière les chevaux, dans une espèce de cloaque, de marécage enclos où ils vadrouillaient depuis des semaines, quatre grands cochons, bruyants et maigres, criaient gratuitement leurs souffrances à tout venant. Leur infernal concert redoublait d'intensité, si on avait le malheur de prononcer devant eux le mot *siau* ou *air pur*.

Une barrure derrière les vaches tenait emprisonnées une vingtaine de brebis, à moitié suffoquées par la chaleur malsaine qui se dégageait de cette agglomération de toutes les bêtes de la ferme.

En face des vaches, sur la longue auge en bois, fabriquée avant le mariage de Baptiste, des poules souffreteuses, au plumage terne et sale, reposaient nerveusement, et de temps en temps polluaient le contenu du récipient qui leur servait de juchoir.

Aux extrémités de l'auge on apercevait des masses de fiente à demi gelée.

A une remarque que je fis à l'un des jeunes Pinette à l'effet que les poules souillaient la boisson des vaches, il me répondit avec une admirable quiétude de conscience : " A se quiennent pas toujours là ! Quand on ouvre la porte pi qu'y fait frette dans l'étable, a se jouquent sù le dos des vaches pour se chauffer. A son ben là' . . "

Et je vis encore, au fond de l'allée des vaches, un monceau de fumier congelé, au-dessus duquel un guichet, obstrué dans sa coulisse par des corps durs, restait ouvert de deux doigts, vu que les petits Pinette, dans leur empressement habituel à finir le train, en négligeaient les détails. La colonne d'air qui tombait du guichet solidifiait les choses humides qu'elle rencontrait, et de plus incommodait les vaches voisines jusqu'à leur donner des diarrhées chroniques.

Par contre, derrière les chevaux, le fumier accumulé depuis l'automne servait de réchaud, sinon de désinfectant, à l'air que respiraient les bêtes.

De tout cela, et malgré le froid du dehors, se dégagait une atmosphère humide, tiède et fétide. En certains coins elle était absolument nauséabonde, à preuve que le Sauvage avait déjà deux fois doublé le volume de sa chique.

Le mur sud, absolument vierge d'ouvertures, sauf le guichet, ruisselait d'une buée intense, tout comme le plafond ; le mur nord, surtout autour des deux seules ouvertures du bâtiment, était couvert de frimas.

Le Sauvage, comme stupéfait, regardait tout cela d'un air effaré, portait la main au front, mais restait muet.

Et M. Pinette regardait tour à tour le Sauvage puis ses bêtes.

Nous, les jeunes, regardions les deux hommes.

L'âme commune souffrait évidemment, ou au moins était inquiète. L'une des plus grosses vaches essaya de se lever, mais n'en eût pas la force. Le bruit qu'elle fit en retombant avec lourdeur sur le pavé gluant, détermina chez les animaux le mouvement d'ensemble inquiet, puis nerveux, qui se produit quand le troupeau voit ou espère voir venir la ration.

Le mouvement, comme une onde, se propagea à toute l'étable-écurie-bergerie-porcherie-poulailler. Toutes les bêtes y prirent part puis se calmèrent. . . L'onde avait passé. . .

Mais au fond, là-bas, les deux bœufs de travail, qui depuis plusieurs minutes nous regardaient tristement de leurs grands yeux doux et mornes, tournèrent ensemble la tête vers le groupe humain dont M. Pinette était le centre, puis relevant le museau et le regardant presque fixement comme s'ils eussent voulu s'adresser spécialement à lui, firent tous deux entendre un mugissement, à la fois si lugubre et si plaintif, qu'au milieu du silence général, quelque chose de navrant nous gagna. Et M. Pinette tourna la tête, évidemment pour cacher les deux grosses larmes que nous voyions perler à ses yeux.

Pourtant c'était la Noël, la Noël toute d'allégresse, puisque dans quelques heures les joyeuses volées des cloches au son argentin allaient convier aux joies célestes, puis aux innocents mais inexprimables plaisirs du foyer les peuples chrétiens en liesse. . .

Où l'on pressent du mystère

Le Sauvage prit M. Pinette à l'écart, lui mit la main sur l'épaule, puis, le tutoyant, lui dit à voix basse : " Renvoie les enfants à la maison. J'ai affaire à te parler."

Les enfants sortirent, mais non pour aller à la maison. Les petits Pinette, grognant contre le Sauvage et disant : " On est chû-nous icitte ", entrèrent dans la batterie contiguë à l'étable. Je les y suivis, et à travers une fente nous vîmes et entendîmes ce qui suit :

" Il y a de l'extraordinaire," disait le maréchal.

— Comment, de l'extraordinaire ? répondit M. Pinette.

— As-tu eu des difficultés avec quelqu'un ? T'as pas refusé la charité à queuque quêteux ?

— Jamais ! Ma femme peut le dire. J'ai pas été élevé richement, mais, Dieu merci, mon défunt père, que le Bon Dieu ait son âme, dit M. Pinette, portant avec respect la main à son casque, nous a appris à avoir pitié de notre prochain et du pauvre monde.

— Pourtant il y a queuque chose !... Tu connais personne qui t'en veut ? T'as pas eu de chicane avec personne ?

— Ah !... ah ! ben ya ;... ya... le Toine, mon vois... ; mais jamais je crairai !... dit Baptiste, regrettant déjà d'avoir prononcé un nom propre.

Le Sauvage parut deviner le sentiment qui faisait taire M. Pinette et dit : " Va-t-en à la maison, puis laisse-moi faire."

Dans la loge

M. Pinette sortit, mais nous restâmes dans notre "loge", et nous vîmes le maréchal examiner les murs, les mesurer, les sonder, puis en faire autant pour le plafond et le pavé.

Puis il éclata de rire ; d'un rire qui nous fit frissonner et fit murmurer à l'aîné des Pinette : " Il parle au Méchant Esprit . . . Et il rit avec . . . Sauvons-nous ! . . . "

Le Sauvage sortit lui-même presque aussitôt, et gagna la maison, où nous nous cachâmes encore pour écornifler . . .



Le sort

“ C'est un mal donné, disait le Sauvage, en tête à tête avec M. Pinette.

— Comment, un mal donné ?

— Oui, un sort. Et un sort d'hiver encore ! Et je n'y puis rien seul, c'est-à-dire sans ta permission ; et sans le secours de l'homme qui a jeté le sort. Il a les sens plus forts que moi. Il faut qu'il soit ici et qu'il consente. Le sort est entré à l'automne et est censé hiverner là ; mais si tu veux m'écouter, on peut le sortir dans 13 jours, un vendredi.

— Mais s'il faut que celui qui l'a jeté y soit, hasarda M. Pinette, évidemment pour gagner du temps et réfléchir.

— Celui qui l'a jeté, il va venir, fit solennellement le Sauvage, tirant sa montre de cuivre. *Je m'en charge. Donne-moi un jeu de cartes.*

Peu après le Sauvage, adossé à la fenêtre, dont les vitres étaient entièrement recouvertes d'un givre épais, jonglait avec les cartes, sans aucunement s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

— Il vient, dit-il ; bon, il vient.

— Qui ça, demanda M. Pinette.

— Chut ! On nomme personne... jamais ! entends-tu ?... Jument grise ; grelot fêlé... Il va te rendre un service... Il est pressé... Bon ! A l'ouvrage, maintenant, dit le jongleur en se levant tout à coup : Donne-moi deux draps blancs sur lesquels un chrétien mort a passé au moins cent et une nuits.

— Pourquoi faire ? s'exclama M. Pinette ahuri.

— Pour chasser le sort ; je prends tout sur mes charges...

— Mais M. le Curé ? commença M. Pinette.

— Le Curé ne dira rien. J'en réponds. J'sus catholique moé aussi.

Baptiste commençait presque à regretter d'avoir promis le meilleur de ses chevaux au Sauvage, s'il trouvait le remède au mal.

Devinant sa pensée, le Sauvage dit : “ Cette nuit on ira à la messe et on verra le curé, si tu veux. Si je guéris pas tes animaux, tu ne me devras rien. Mais si tu ne me laisses pas faire seul avec l'homme qui va venir, ramène-moi chez-nous tout de suite. Je ne m'en mêle plus. *C'est oui ou non*, et dépêche-toi ! l'homme s'en vient.”

— Quel homme ?

— Le seul homme qui puisse m'aider à chasser le sort. On ne nomme personne et on n'accuse personne ; je l'ai déjà dit !

Baptiste, de plus en plus ahuri et perplexe, entra dans la grand'chambre où se tenait Agathe.

— J'ai tout entendu, déclara spontanément cette dernière, passablement consternée. Je ne m'en mêle pas... Ton Sauvage, tu sais !... arrange-toi avec... Je veux faire mes Pâques cette année encore... Je n'ai jamais vu d'histoire comme cela dans la Beauce... Des vieux draps il y en a dans l'armoire ; dans la tablette du mitan... (1).

Un son de cloche fêlée venait de se faire entendre au dehors, puis quelqu'un frappa à la porte et entra.

C'était Antoine Charlot.

(1) Milieu (vieux français, encore usité dans la Beauce).

Où madame Pinette pâlit

Antoine avait l'air pressé et parlait haut.

“ Bonjour la compagnée, dit-il d'une voix forte, un œil sur le sauvage, l'autre à la fenêtre . . . Coudon, Baptiste, continua-t-il, je t'ai apporté une poche de gru ; où est-ce que tu veux que je mette ça ? . . . Wo ! Arié la Grise . . . ”

Mais la Grise, laissée à la porte, filait à une vitesse inaccoutumée vers l'étable, où Antoine la poursuivait . . .

M. Pinette regarda, puis entra dans la grand'chambre, où Madame Pinette était toute pâle . . .

“ Qui est-ce qui lui a dit qu'Antoine avait une jument grise et une clochette fêlée ? interrogea-t-elle avec anxiété. A-t-il pu le voir venir avec sa grise ou entendre la clochette ?

— Non, c'est impossible.

— Lui en as-tu parlé ?

— Non.

— Vous êtes-vous arrêté quelque part ? A-t-il parlé à quelqu'un dans les environs ?

— Pas à ma connaissance. D'ailleurs ça ne se peut pas.

— Mais qui a bien pu lui dire tout ça ?

— Le Bon Dieu le sait ! . . . répondit Baptiste de plus en plus intrigué.

— Je pense pas que ce soit le bon Dieu qui lui ait dit tout ça . . . Au contraire ! En tout cas, ce pauvre Antoine, faites-lui rien toujours.

Dans la cuisine, le Sauvage donnait des signes d'impatience.

Antoine retourna auprès de lui, et ce dernier prit aussitôt la parole. “ Je ne lui ferai pas plus de mal que ça, déclara-t-il, ni à toi ni à tes animaux ; mais je vais travailler dans ton étable avec lui, un marteau neuf et une égohine neuve. Es-tu décidé ? . . . ”

“ Va t'en à l'église et laisse-moi faire avec l'homme aujourd'hui.

“ Après-demain ce sera à ton tour de travailler... C'est oui ou
“ non.”

Baptiste regarda sa femme, et finit par répondre :

— Fais pas de simagrées inutiles.

— Crains pas.

— Surtout, faites pas de commerçages avec les gens de l'autre
monde... avec... les Mauvais Esprits, écoute !

— Non, mais donne-moé les draps... autrement...

— Ça presse-t-y ? Quand je serai revenu du village, je t'en
baré un(1).

— Encore ; c'est bon, je m'en vas voir l'homme.



(1) bailleraï, donnerai.

Antoine et le Sauvage

— C'est vous qu'êtes le marichal ? dit Antoine au Sauvage, dès que celui-ci l'eut rejoint à l'étable.

— Oui, Monsieur.

— J'ai entendu dire, continua Antoine, entre deux touches et en refoulant le tabac de sa pipe du revers de son pouce, j'ai entendu dire que vous soigniez du secrette ?

— On fait pas toujours comme on veut.

— Vous allez me dire que j'sus ben curieux, mais quoi est-ce qu'y ont donc ses alimaux ?

— Un sort, Monsieur, un sort d'hiver ! Il est entré c't'automne par un côté de la grange ; à présent il est logé partout, jusque dans le fumier, le foin, l'eau et le poil. . . Faut le faire sortir malgré lui : et pas par où il est entré ; il reviendrait tout de suite. Faut le faire sortir par le fin faite de la grange.

— Ah bin! . .

— Voulez-vous lui rendre service à votre voisin ?

— Vous le voyez ! J'étais venu pour ça.

— Peux-tu trouver cinq ou six bons hommes pour un bi ?

— Une courvée ?

— Oui, une courvée, un bi, n'importe.

— C'te relevée ?

— Tout de suite ; au plus vite.

— Oui ! et des bons ! le Père Tremblay (mon beau-père), ses trois garçons, tous des premiers hommes ; et leurs petits gars, des bonnes jeunesse aussi. A part ça, le grand Djoe, le saigneux de cochons du Huit(1) ; vous le connaissez p't'être ? Puis Lésime, mon voisin arbutant. . . Y viennent toutes d'achever de faire boucherie

(1) 8e rang.

chu moé ; y peuvent même commencer avant dîner si vous voulez.

— As-tu de la planche chez vous ?

— Oui ; pourquoi ?

— Ben, avant dîner qu'ils fassent, premièrement, comme une manière de tuyau carré, un peu plus grand du bas que du haut, une quinzaine de pieds de long, deux pieds carrés au moins, deux par trois pieds disons.

— Mais pourquoi ça ?

— Pour faire sortir le sort. Puis dis-leur, quand ils viendront de ne pas me poser deux fois la même question. *C'est important,*



Le "Bi"

Le bi, c'est-à-dire la corvée collective, commença presque aussitôt, et en l'absence de Baptiste. Ce dernier était descendu au village et avait consenti à n'en revenir qu'après la messe de minuit, et à laisser le Sauvage faire tout ce qu'il voudrait à l'étable, à condition qu'il n'usât pas de maléfices. Le Père Tremblay, en sa qualité d'ancien capitaine de barge, fut chargé de l'exécution immédiate des travaux, sous la direction du Sauvage. L'étable fut nettoyée de fond en comble. Il en fut de même des accessoires : crèches, auges, etc.

Quatre larges ouvertures furent pratiquées au moyen de l'égoïne neuve, dans le mur sud. Les équidés et les bovidés furent étrillés, brossés, etc. Nonobstant les recommandations, les questions furent nombreuses. Mais, à cause sans doute de la bonne volonté et de l'humeur joyeuse des travailleurs, le Sauvage devenait plus loquace et répondait, laconiquement mais sans broncher, à toutes les interrogations, surtout à celles faites par les dames qui, accompagnées de Madame Pinette, venaient par petits groupes constater le progrès des travaux.

— Pourquoi tant écurer que ça, je vous demande, faisait l'une ?

— Le Méchant aime la cochonnerie, Madame, répondait le Sauvage.

— Mais les cochons, eux, ne font pas de mal dans l'étable ; pourquoi pas les laisser là ?

— Vous avez jamais entendu dire, Madame, que le Méchant Esprit, chassé de la maison, se réfugia dans le corps des pourceaux, qui allèrent ensuite se noyer.

— C'est pourtant vrai !

— Pourquoi ce tuyau carré que vous faites partir du plafond et qui va jusqu'au dessus du faite de la grange ?

— C'est pour faire sortir le Méchant, Madame.

— Pourquoi tant de châssis, du côté du sud ; les deux châssis de couche-chaude à Mame Pinette, puis les deux grands trous carrés où il n'y a pas de châssis ?

— Le Méchant aime la noirceur, il a horreur de la lumière et se complait dans les ténèbres, comme dit Monsieur le Curé au prône.

(Les dames entre elles : “ On voit qu'il fréquente l'église, toujours ! ”...)



“ La Gazette ”

A la brunante arriva la mère Parlaplein, surnommée “ La Gazette ” par toute la paroisse, à cause de son talent remarquable pour flairer, dénicher et fabriquer toutes sortes de nouvelles, qu’elle prenait on ne savait où. Elle méritait également ce surnom pour le zèle infatigable qu’elle mettait ensuite à les colporter, à les exagérer, à grossir les rumeurs publiques les plus banales, comme à faire naître les cancanes les plus absurdes.

Cette fois la commère se trouvait un tant soit peu en retard dans l’accomplissement de ses fonctions de nouvelliste et de cancanière. Mais elle ne négligea rien pour rattraper le temps perdu, comme on va le voir.

Elle demeurait dans le premier rang, sur les confins de deux paroisses, et ce n’est qu’au village, où elle était venue faire ses emplettes de Noël, qu’elle avait eu vent des graves événements qui se déroulaient dans le Trois.

Dans le deuxième magasin où elle entra, elle trouva M. Pinette, disant au commis : “ Si tu trouves une occasion, envoie donc ce paquet-là à ma femme tout de suite, et fais-lui dire que c’est pour le Sauvage, et que le curé dit que c’est tout ce qu’il faut. Pas besoin d’autre chose. Qu’y y fassent attention. M. le Curé l’a dit. Elle comprendra et le Sauvage aussi.”

La verbeuse Madame Parlaplein entra alors en scène et débuta comme suit : “ Excusez, M. Pinette ; j’ai justement affaire à passer par le Trois en remontant ; puis je pars tout de suite, (j’sus pressée, voyez-vous !), je peux ben donner ça à Mame Pinette en passant. . . C’est une affaire de rien. . . ”

Baptiste, sachant qu’il n’échapperait pas à la commère, se hâta de lui remettre le paquet sans plus d’explications. Et il s’esquiva pour ne pas avoir à répondre aux questions qui brûlaient

les lèvres de son interlocutrice, et qu'effectivement elle posait déjà.

Ne pouvant rien obtenir de plus en fait de nouvelles, " La Gazette " fila vers le Trois, dans sa carriole rouge, avec le mystérieux paquet.

Rien de plus pressé que de l'ouvrir et de l'inventorier dès qu'elle fut hors de portée de tout regard, Quelle ne fut pas sa déception de constater qu'il ne contenait que du vulgaire coton jaune, très clair, " du coton de six sous la varge " ! fit-elle avec une espèce de dédain.

C'était tout de même une raison de plus pour hâter son arrivée dans le Trois, où la situation était devenue critique.



Où Chiniquy est appelé au secours

A l'étable les travaux achevaient et tout le monde voulait savoir pourquoi les deux ouvertures béantes entre les châssis vitrés, c'est-à-dire entre les deux châssis de couche chaude qui ornaient maintenant le mur sud et l'éclairait.

Pressé de questions, le Sauvage se contentait de répondre qu'il lui manquait quelque chose, puis regardait furtivement Madame Pinette. Cette dernière ne disait rien, mais paraissait assez embarrassée.

L'arrivée de la mère Parlaplein sauva la situation, tout en la corsant d'abord.

“ Tenez ”, fit-elle tout d'une haleine, en remettant le colis à Mme Pinette. “ Monsieur le curé vous envoie ça. Puis y est pas content ! Ça me surprendrait pas de le voir arriver d'une minute à l'autre. Y serait venu tout de suite si y avait pas tant de presse pour la confession... Vous comprenez que je me suis dépêchée de vous monter ça avant qu'y arrive... Vo't mari à l'air si abattu, c'pauvr'homme !... Il m'en a fait des recommandations !... Dans le village, y disent toutes qu'y savent pas comment ça va r'virer c't'affaire là ! Y en a plusieurs qui pensent que ça pourrait ben aller mal, surtout si le curé s'en mêle ! Et y paraît qu'y va en faire une prêche demain !...”

— Eh ! Eh ! la mère, interposa le père Tremblay, vous en faites pas un peu ?

— Qui ça, moé ?

— Oui, vous. Vous en rajoutez pas un p'tit brin ?

— Moé en rajouter ?... Pour quisse que vous me prenez ?...

— Y avez-vous seulement parlé au curé ?

— Ben, mon gieu seigneur ! je penserais que j'y ai parlé ! je sors de la confesse !...

— C'est à confesse, que le curé vous a dit tout ça, demanda l'un des fils Tremblay, gouailleur reconnu, qui avait déjà eu maille à partir avec la vieille.

— Toé, mon grand élingué, viens pas m'achaler !... T'es t'encore trop jeune pour faire le tour de mon jardin !... Oui, ris, ris... Eh visage !... T'es ben assez r'négat pour parler au yâbe toé aussi... espèce de Ch'niquy !...



Où Satan se barraude . . . en vain

Pour toute réponse à cette flèche du Parthe, évidemment dirigée contre lui aussi, le Sauvage ouvrit le paquet et encloua gravement le mince coton jaune aux cadres des deux grands trous restés ouverts entre les châssis vitrés. Puis, non moins solennellement, il ajouta : " On verra si le curé en sait aussi long que nous autres."

L'air froid du dehors, plus lourd que l'atmosphère intérieure, exerça aussitôt sur les blancs et gracieux cotons une pression telle que ces derniers se gonflèrent un peu à la manière des voiles de bateaux, ce qui rappela au père Tremblay d'agréables souvenirs et lui fit remarquer : "C'est joyeux icitte-dans ! . . ."

— Ça sent meilleur qu'à matin toujours, ajouta Antoine.

— Oui, mais c'est pas encore assez claire, rétorqua le Sauvage. Il faudrait blanchir les murs à la chaux, mettre tout blanc, pour être sûr que le Méchant ne revienne pas une fois sorti. Mais le soleil l'épeure déjà pas mal ; l'air frais qui arrive par les cotons va le repousser par toute l'étable, où il va se barrauder comme un chien fou pour essayer à sortir tout de suite par un côté pour rentrer par l'autre. Mais il sera bien attrapé ; il ne pourra pas sortir ; les cotons et les vitres vont l'empêcher. Une fois découragé il s'en ira tout seul par le tuyau, jusqu'au-dessus de la grange et on en sera débarrassé pour toujours . . .

Le diable est aux vaches !

Madame Parlaplein retourna au village assez à bonne heure avant la messe de minuit.

Elle eut affaire, cette fois, dans toutes les maisons, où après échange des saluts d'usage elle disait : " ConteZ-vous qui s'en " passe des affaires au jour d'aujourd'hui ! Si c'est pas effrayant ! " Ou encore : " Croyez-vous, hein, si c'est pas trop triste pour ce " pauV' Baptiste Pinette ? . . . "

Si on faisait la sourde oreille, si on avait l'air de ne pas saisir l'allusion, elle ne se sentait que plus heureuse ; et sur le ton de l'étonnement le plus parfait, elle continuait : " Comment ! vous " ne savez pas ? Mais le diable est aux vaches dans le Toa ! . . . Y " a peut-être cinquante personnes de rendues dans l'étable à " Baptiste . . . des hommes, des créatures, jusqu'à des enfants . . . "

— Qu'est-ce qu'y font là ?

— Y font ! . . . Y regardent mourir les alimaux à Baptiste, pi y regardent l'Antercr(1) faire ses simagrés.

— Qui ça, l'Antercr ?

— Mais, le Savage du lac, le marichal ! Y parait qu'c'est l'Antercr tout pur, le guiabe en personne ce savage là. Les che-veux en redressent rien qu'à l'entendre parler . . . Baptiste est venu trouver le curé pour le faire envoyer, mais le Savage y a fait réponse qu'y partirait quand y voudrait . . . qu'y était maître dans l'étable. Si c'est pas effronté ! Faut dire aussi qu'y n'a un bon avec lui pour le seconder : le gâs du père Tremblay, le Djimé, là ! Que ça a couru l'Afrique et l'Amérique ; les chanqués pi les facteries ; ça été jusque dans le Michiganne, et en haut de Shalbrouque ; c'est à moitié protestant : ça peut éventer les sacres ; pi c'est bon

(1) L'Antéchrist.

qu'à reluquer le monde. Ane vraie mauvaise langue. . . Jamais je crêrai ! ça viendra à être ramassé pourtant ce visage insécrahe là. . .

“ En tout cas, M. le Curé est ben en peine avec tout ça. . . Même c'est juste si y va y avoir une messe de min-nuit c't année. . . à ce qui paraît. . . C'te pauve Mame Pinette aussi est ben malade avec tout ça. . . ”

Bref la commère fit un tel potin à propos de ce qui se passait dans l'étable à Baptiste, que ce dernier remonta en toute hâte à son domicile.



Belzébuth sortant de l'étable de Baptiste Pinette, scène telle que
“ La Gazette ” certifie l'avoir vue.

La fin approche

Le Sauvage, voyant revenir Baptiste avant l'heure convenue, devina le motif qui l'amenait.

Aussi pour couper au plus court, il se porta au-devant de lui et se hâta de déclarer : " Bonne ! Ça va comme sur des roulettes, " et je répondrais déjà de tout si je ne craignais que le sort fût " aussi logé dans ta grange et dans ton fourrage. Pour le faire sortir, il faudrait hacher en morceaux le foin et la paille des vaches."

— J'ai une vieille affaire pour hacher la paille... , que j'ai achetée à l'encan à la Pointe-Lévi, risqua Baptiste...

— Bonne !...

A ce moment, deux des petits gars de Baptiste apportaient de la grange l'un une brassée de paille, coupée à la faucille, l'autre une brassée de long et gros mil de terre neuve, coupé très mûr.

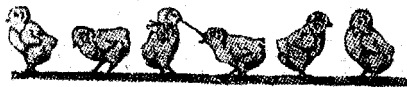
Ces deux rations étaient destinées à la seule vache qui donnât encore un peu de lait, pour le petit dernier qui relevait de la coqueluche.

Le Sauvage examina ces fourrages, les palpa, les flaira, fit une grimace, puis dit à M. Pinette :

— Tu n'auras pas grand lait avec ça, mon vieux. Le sort est encore pas mal là-dedans, surtout pour les vaches. Le mil peut faire pour les chevaux. Ils vont dehors, eux : ça fait évader le Méchant. Mais pour les vaches, surtout si tu n'as pas de trèfle, de blé-d'Inde, ou de légumes (lesquels sont moins sujets aux sorts), hache ton mil et ta paille; puis une fois hachés, ébouillante-les ; c'est plus sûr !... Ensuite laisse reposer ça plusieurs heures avant de le donner aux vaches; avant de le faire manger, sens-le, ton fourrage. Si y sent fort, c'est que le Méchant en est sorti et a laissé son odeur. C'est le temps de le donner aux vaches. Ensuite,

donne à chaque vache sept poignées de son : trois poignées de la main gauche et quatre poignées de la main droite.

Pour faire ça, *ferme-toi les yeux durs*, ou regarde en arrière pour ne pas voir ce que tu prendras dans le quart ou la poche; mais prends tes poignées aussi grosses que tu pourras, puis jettes-les dans le fourrage ébouillanté. C'est pas battu pour achever de combattre le Méchant qui cherche à se fourrer jusque dans le corps des animaux. Si, à part ça, tu veux donner de la moulée sèche, surtout aux vaches que tu tires, n'importe quelle main peut faire . . .





XXIX

Le coq à Baptiste

Jimmy Tremblay, qui avait toujours été pas mal cocassier, mais l'était encore plus depuis son retour des États, venait d'entrer dans l'étable, portant sous son bras l'unique coq du troupeau de poules de M. Pinette.

Le pauvre animal faisait pitié, tant il était sale, maigre et vermineux.

Le Sauvage dit à Jimmy : " Tu connais ça, toé, de l'onguent gris !... "

Tout le monde se mit à rire, car on savait que Jimmy était récemment revenu du chantier précisément parce que l'usage de l'onguent gris y était devenu nécessaire, — temporairement au moins, — pour tout le monde.

Or, la mère Parlaplein elle-même était obligée d'admettre que, malgré tous ses défauts, Jimmy possédait au moins une vertu : celle de la propreté.

C'est pourquoi il était venu passer dans sa famille le temps des fêtes, en attendant que la nécessité de l'onguent mercuriel au chantier fut disparue.

— Mets-lui gros comme un pois d'onguent partout où il a des bibittes, continua le Sauvage, désignant le coq; mais fais attention, c'est poison.

Et s'adressant à M. Pinette :

— L'année prochaine tu ferais ben mieux de te construire un petit bâtiment exprès pour tes poules. Un seul lambris de planches, le devant exposé au sud, avec un grand châssis vitré et deux bons châssis en coton jaune commun. Chaque fois qu'il fera beau, et quand même il ferait froid, tu tiendras ces deux châssis ouverts toute la journée, pour que le soleil et l'air y entrent. . .

Au moyen d'un crayon de charpentier, le Sauvage esquissa grossièrement sur le mur encore tout "frimassé", la charpente et l'intérieur du bâtiment proposé, lequel devait avoir quinze pieds carrés et pouvait contenir, disait-il, une cinquantaine de poules.

Rappelant ses souvenirs l'auteur a pu retracer les grandes lignes de la construction et de l'aménagement intérieur esquissés sur le mur de l'étable par l'ex-palefrenier de l'école vétérinaire américaine.

Et il est heureux d'en fournir à la fin de ce roman un dessin assez fidèle.

Le Sauvage énuméra les divers soins à donner aux volailles, puis sortit d'une crèche un sac contenant une grosse poudre noire, et dit à M. Pinette : " Tiens toujours de ça devant les " poules, du commencement de l'année à la fin. Tiens-en toujours " aussi devant les tout petits poulets. Donne-z'en aussi à tes porcs; " ça les tiendras en appétit, ça les " tonera "(1) et ça les empê- " chera de manger leurs petits. "

" On dirait à la voir que c'est du charbon ou de la poudre qui " vient de l'enfer ; mais crains pas ; y a rien de mieux, pour la " volaille surtout. . . "

Le docteur sauvage dut interrompre ici ses ordonnances.

Un autre personnage venait d'entrer et réclamait l'attention de Baptiste.

C'était le meunier.

— Tiens, disait-il à Baptiste, je t'ai apporté ta gaudriole, remets-moi le gru. . .

— La gaudriole mais je l'ai reçue, fit Baptiste.

(1) De l'anglais *to tone* : tonifier.

— Eh non ! Le Toine s'est trompé de poche. Quand t'as passé, à matin, si t'avais attendu ains seulement dix minutes tu l'aurais eue...

— Si j'avais su !

— Je t'ai crié ; mais je voyais que t'étais pressé ; ... c'est pour ça que je t'ai dit : “ Je te l'enverrai par le Toine, je pense que c'est lui qui s'en vient avec sa jument grise, j'entends sa clochette félé... J'ai cru que t'avais entendu ; ton associé, ce mecieu-là, fit-il en désignant le Sauvage, s'est redeviré. Vous avez pas entendu, l'ami ?

L'ami, c'est-à-dire le Sauvage, avait de bonnes raisons pour garder

“ de Conrart le silence prudent.”

Aussi se contenta-t-il de murmurer négligemment : “ On avait le vent contraire, voyez-vous...”



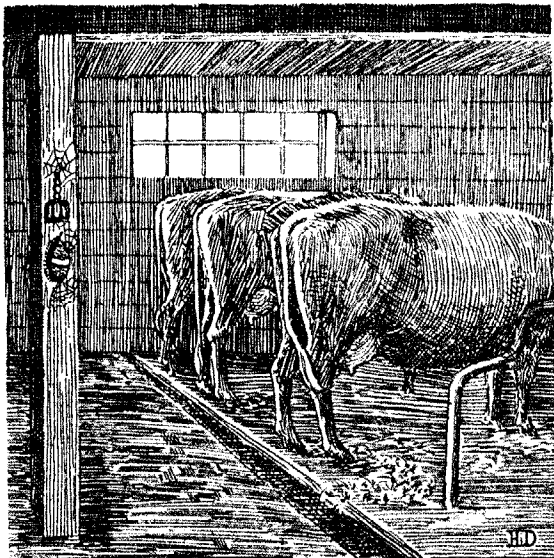
Où le Toine parle aplomb...et Jimmy se croit aux noces

“ A c’t’heure, hourrah! gréyons-nous pour la messe, ” dit le père Tremblay.

Le Toine, qui aimait toujours à dire son mot, s’avança alors et, scandant chacune de ses phrases d’un geste décidé, parla en ces termes: “ Écoutez, mes amis, on a fini notre ouvrage ; puis j’ai un mot à vous dire. J’ai fait une grosse boucherie, vous le savez . . . Ma femme achève de faire le boudin et les tourquières. Les croque-cignoles sont parées. Mame Pinette est trop maladif c’t’année pour qu’on y laisse mettre la table, après la messe, pour le réveillon. Entre voisins, faut s’entr’aider. En remontant du village, Baptiste, sa femme, Monsieur le Savage, le beau-père, les jeuneses, pi les créatures, vous arrêtez toute à la maison, réveillonner sans cérémonie, se divartir, et prendre du plaisir toute ensemble . . . On va se réjouir! ”

“ Hi ! . . . Ho ! . . . ” fit entendre joyeusement le Djimé, d’un cri aigu, léger soprano. Et il accompagna son exultante et folichonne exclamation d’un vif et subtile pas de danse, exécuté avec maestria et terminé par un *step* si entraînant que l’on se serait cru aux noces.

La proposition du Toine fut reçue par une ovation et . . . qui fut dit fut fait . . .



**Dans l'étable de Baptiste quelques années après
l'expulsion de "Belzébuth."**

Vingt ans après

Vingt ans après, je demandai au vieux curé de l'endroit pour quoi en l'an de grâce 187 . . . , il avait laissé une espèce de sorcier sauvage faire du spiritisme dans sa paroisse.

“ Ce prétendu sauvage, répondit le vénérable prêtre, ne l'était pas plus que vous ou moi ; pas plus spirite et pas plus médecin non plus. Il était cependant d'une belle intelligence et se fut rendu utile à la société si son ivrognerie ne l'eut sans cesse empêché de travailler et de s'instruire.

“ Complètement décaqué, ne sachant que faire, il entra un jour comme garçon d'écurie dans un hôpital vétérinaire de la Nouvelle-Angleterre. Tant qu'il y resta, c'est-à-dire tant que son malheureux vice ne l'en chassa pas, il eut l'occasion d'observer et de noter les précautions et les soins hygiéniques, les divers régimes alimentaires, etc., auxquels avaient recours les médecins vétérinaires pour guérir la plupart des animaux malades, et, le plus souvent, sans aucun traitement médical proprement dit.

“ Mis à la porte de l'établissement pour excès de boisson, il profita des connaissances (pourtant fort élémentaires) acquises là pour gagner misérablement, mais assez honnêtement, sa vie en mettant ou laissant le public de la campagne sous l'impression qu'il avait recours aux esprits dans l'exercice de son art.

“ Il passait, en effet, pour un artiste quand il s'agissait de guérir sans drogues.

“ Je crois aussi que sa mentalité, ou plutôt une certaine tournure particulière de l'esprit, lui faisait prendre plaisir à mystifier les gens comme il l'a fait dans le trois.

“ Il s'appliquait à faire observer à ses clients les principes les plus élémentaires de l'hygiène ; mais il entourait ses ordonnan-

“ ces de tant de mystère et de pratiques superstitieuses, qu'on le prenait pour un véritable magicien.

“ Lui-même, au fond, se moquait et s'amusait de la naïveté populaire, mais il savait que, dégagés de tout cachet superstitieux ou cabalistique, ses conseils et ses prescriptions n'eussent pas été mis à exécution, pas plus que ne l'étaient les avis du curé et des médecins vétérinaires, quand ils reprochaient à leurs gens l'insalubrité de leurs bâtiments de ferme, et leur manie de trop peupler les étables, sans même songer à y faire entrer une bouffée d'air pur ou un rayon de soleil.

“ Voilà pourquoi je laissais faire le prétendu Sauvage, qui prenait plaisir à trouver à tous les maux des causes occultes, puis des remèdes mystérieux. Ainsi, lorsque tard en été il se présenta chez Baptiste Pinette pour réclamer un peu d'argent, Baptiste le lui donna de bon cœur, déclarant que ses animaux étaient entièrement revenus à la santé. Mais, ajouta Baptiste, depuis le printemps je ne puis pas faire de bon beurre”. “ Ça, déclara spontanément le Sauvage, c'est un sort d'été, faudra voir à ça.”

Nous reparlerons peut-être de ce sort d'été... à Pâques ou à la Trinité.

Aujourd'hui mon histoire finit par là. Excusez-là.

POST SCRIPTUM

Certificat de “ La Gazette ”

Vers le même temps j'eus l'occasion de rencontrer la mère Parlaplein, *alias* “ La Gazette ”.

Elle était bien vieillie, mais avait encore la langue assez souple.

Je lui demandai si elle avait eu connaissance d'événements mystérieux dans le 3e rang au siècle dernier.

“ Si j'en ai eu connaissance ? Cher p'tit cœur ! J'y étais ! C'est moé qui l'ai vu sortir la première audessus de l'étable de Baptiste Pinette, par la cheminée... ”

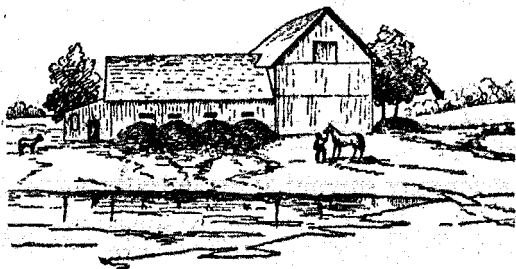
— Vous avez vu sortir quoi, Memère ?

— Le guiabe en personne : Satan et ses petits, Belzébut avec sa grand'fourche, parmi les serpents, les escarçons, les éclairs, la chasse-galerie, les lutins, les gripettes, tout y était. Pi ça sentait !... je sais pas quoi... J'ai jamais vu in odeur pareille ! Pi

un vacarme . . . des cris . . . des cris de morts, savez . . . C'est après ça que j'ai commencé à m'apercevoir que j'entendais dur . . .

— Mais, Memère, si ça avait fait tant de train que ça, on l'aurait su avant aujourd'hui. Les journaux en aurait parlé . . .

— Les papiers ! à quoi'ce qui sont bons ? rétorqua dédaigneusement la bonne femme, qui depuis longtemps, et pour cause, ne prononçait jamais le mot " journal " ou " gazette." Les papiers ! Y savent pas la moitié de ce qui se passe ; puis y éventent le reste les trois quarts du temps . . . Moé je parle rien de ce que j'ai vu, pi au besoin je le cartifie



APPENDICE

AIR PUR OU AIR BÊTE ?

Lequel préférez vous ?

Le cheval, la vache, la brebis, la poule, et même dom pourceau, choisissent de préférence l'air pur.

Et (ils) souhaitent que leur propriétaire attrape l'autre, s'il les contraint à passer six mois par année, soit la moitié de leur existence, dans une prison trop étroite, mal aérée, mal ventilée, mal éclairée, mal nettoyée, et en conséquence dans une atmosphère mortelle, qui les assassine lentement, eux et leur race, leur descendance.

Le souhait sera réalisé, car les éleveurs qui ne prennent pas les moyens d'avoir constamment de l'air pur dans leurs étables en hiver, attraperont l' " autre air " au printemps, quand il leur faudra se lever la nuit pour surveiller et médicamenter les bêtes malades ; ou encore les lever par le manche, le matin.

A l'automne tout un volume comme celui-ci ne serait pas trop pour énumérer les bienfaits du soleil et de l'air pur chez les animaux en stabulation.

Mais au printemps suivant, il en faudrait encore un plus gros pour enregistrer seulement la moitié des doléances de ces malheureux, qui aujourd'hui trouvent que nous exagérons l'importance de deux choses bien insignifiantes dans leur estime : le soleil et l'air pur.

Et vous les verrez encore au printemps attribuer leurs pertes et leurs déboires à des maladies imaginaires, dont la kyrielle commence généralement par le " mal de cornes ", pour aboutir " au vertigo ", ou autres bêtises du genre.

Il en est de même qui ont recours au monde des esprits, et crient à la sorcellerie, au " mal donné " et aux vengeances occultes,

pour expliquer les pertes dues à leur incurie, et en particulier à l'insalubrité de leurs bâtiments.

Il faut les plaindre.

Et, vous savez, s'il n'y a pas d'air pur dans les étables tout l'hiver, on pourrait bien avant le printemps attraper l'air triste de ce pauvre Baptiste Pinette, du 3e rang, quand il entendit les mugissements funèbres de ses deux grands bœufs, suffoqués par l'atmosphère mortelle de son étable.

Que le malheur arrivé à Baptiste serve d'exemple à tous . . .

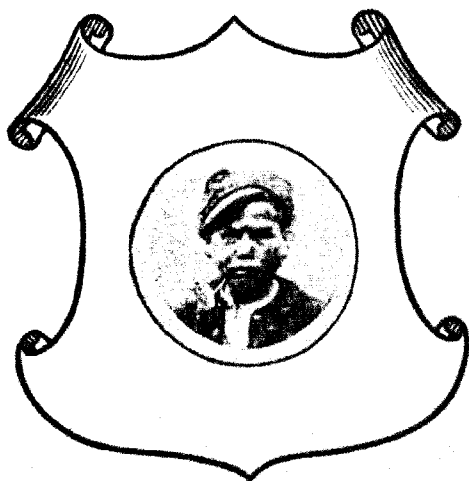


DEUXIÈME PARTIE

VIE DE JEUNESSE

DE

Johnny Cassepinette



Johnny Cassepinette à quinze ans.

Généalogie et épopée de nos héros.

Tout le monde se rappelle que le Père Pinette dont nous avons résumé dernièrement la vie admirable avait émigré des vieilles paroisses pour s'établir dans la forêt vierge des "Tonnechipes" où il nous a été donné de faire connaissance également avec son fils Jean-Baptiste, avec le charlatan sauvage (qui soignait du "secrette" et autres personnages de marque.

Or dans les vieilles vieilles paroisses d'où était originaire le père Pinette, les familles du même nom étaient devenues si nombreuses que pour les distinguer entre elles une branche cadette avait fini, on ne sait trop pourquoi, par s'appeler Cassepinette.

Jean Cassepinette, que tout le monde appelait Ti-Jean, était né de parents à l'aise, cultivateurs intelligents et industriels ; mais lui, le cher enfant ! il était devenu un sujet d'inquiétude, un véritable cauchemar pour tous les siens.

Pas méchant toutefois, mais paresseux à la maison, paresseux à l'école, étourdi, irréfléchi, volage, insoucieux et n'aimant que le plaisir.

À six ans, il fumait déjà à la cachette dans les bâtiments ; et à l'école, il mâchait de la gomme tout le temps de la classe et faisait partout le désespoir de la maîtresse ; à douze ans, il chiquait comme un matelot, et à treize, il marchait au catéchisme pour la troisième fois, mais en était encore renvoyé pour inconduite et légèretés habituelles.

À seize ans, il parlait de se marier avant d'avoir jamais gagné un sou ; sans compter qu'il avait déjà presque morfondu un poulain et fait attrapper le souffle à une jument, à force de courir les veillées.

Son idéal, à lui, c'était la veillée, surtout la veillée dansante, où sur le violon il exécutait déjà, pas mal, la grondeuse, les foins, et même "L'arlapaïpe" (horn pipe).

Son rêve, en attendant le mariage, c'était un cheval à lui tout seul, mais un cheval tout attelé, harnaché de blanc et à la dernière mode, et, surtout, fringant ; telle la pouliche brune qui poussait dans l'écurie paternelle, et qu'il bourrait d'avoine à la dérobee et comblait de petits soins, alors qu'il ne se fut pas dérangé cinq minutes pour bouchonner une vache malade ou lui offrir un seau d'eau.

La famille lui avait promis cette pouliche, la voiture et les accessoires, à condition qu'il méritât le tout par un peu de travail et de bonne conduite.

Toujours revêché à l'idée de faire le train tout l'hiver, et surtout d'apprendre à traire les vaches ; obsédé d'un autre côté par l'envie d'acheter à la pouliche l'équipage convoité. Jean prit le parti, un automne, de mettre fin à tout cela en allant hiverner dans les chantiers de la frontière et se gagner de l'argent.

Le père Cassepinette, comme toute la famille, s'opposa beaucoup à l'exécution de ce projet d'enfant prodigue.

Mais ce fut peine perdue.

On fut bientôt obligé à la ferme d'engager un homme pour remplacer Jean, qui, en compagnie de sept ou huit garnements de son âge avait pris le chemin de la frontière de la bondrée ou des "lignes" comme on disait indifféremment.



Au chantier

Le hasard voulut que ses compagnons trouvassent à s'engager avant Ti-Jean. Aussi, le dernier de sa "gang", il arriva un soir, tard, à un campement de bûcherons, où tout le monde lui était étranger. Le "boss", un nommé Tommanavo, eut pitié de l'enfant, le fit coucher dans son pinnero (espèce de chambrette réservée au "boss" et à certaines victuailles du campement) afin de le soustraire aux brimades possibles de certains mauvais drôles de l'équipe.

Le lendemain, Tommanavo embaucha Johnny comme "chore boy", ou garçon à tout faire, et surtout pour servir le cuisinier. Mais Johnny avait toujours l'œil sur les chevaux. Son ambition, désormais, était de conduire une paire de ces robustes bêtes qui, toute la journée, traînaient jusqu'à la rivière de lourdes charges de bois en grume, (billots).

Dès les premiers jours, notre héros eut maille à partir avec un nommé St-Ours, un gros épais, qui à chaque repas s'empiffrait, de fèves au lard et de mélasse. St-Ours, ignorant ou méprisant jusqu'aux règles les plus élémentaires de la bienséance, incommodait tout le monde par ses incongruités. Aussi les camarades l'avaient pris en grippe. Ils résolurent de le faire battre par Johnny, qu'ils excitaient et soutenaient "en dessous". Fort de cet appui moral, Johnny, un dimanche matin, provoqua St-Ours en combat singulier, lui "fit l'appel" comme on disait alors dans le monde des chantiers, Devant la crânerie de Johnny, qu'il sentait appuyé secrètement par toute la bande, St-Ours hésita, puis il refusa le duel. "J'me bats pas" se contentait-il de répondre.

La hardiesse, disons même la bravoure de Johnny, plut à Tommanavo et quelques jours après, il lui confia l'attelage d'un "teamster" (charretier) qui s'était fait broyer une jambe.

Johnny ne fut pas lent à prouver à tous que le "boss" avait bien placé sa confiance.

Un certain jour il descendit à la "jetée" le plus lourd voyage qu'aucun charretier de la compagnie avait encore conduit à la rivière. Le "voyage" contenait 24,000 pieds de bois.

Un malheur

Ce succès avait notablement influé sur la conduite de Jean. Il se transformait ; il devenait ambitieux et travailleur, et il songeait à faire augmenter ses gages, aux fins de rapporter chez lui, après la drave, qu'il se proposait de faire aussi, une belle poignée d'argent. Mais la main du malheur le frappa et anéantit ses rêves.

En coupant un levier il se fendit le pied d'un coup de hache et saigna beaucoup. Un bucheron d'un chantier voisin vint à passer et, bon samaritain, pensa tant bien que mal la blessure, puis conduisit le blessé au campement le plus proche, à la "campe" voisine, où Johnny ne connaissait absolument personne, et qui était peuplée, en grande partie, de travailleurs de langue anglaise.

La blessure ne lui permettait pas d'aller plus loin.



On lie connaissance

Cependant le hasard voulut que ce campement fut celui où logeait Jean-Baptiste Pinette.

A l'étranger, et au chantier plus qu'ailleurs peut-être, la voix du sang parle vite entre Canayens.

Aussi les deux hommes ne tardèrent pas à se découvrir un degré quelconque de parenté. Celle-ci "déclarée", ils entrèrent bientôt en commerce d'amitié. . .

Une complication étant survenue à la blessure, Baptiste se rendit lui-même une nuit au village voisin quérir les soins du médecin pour "Johnny Peanut", comme les Américains appelaient désormais notre héros. L'homme de l'art donna quelques remèdes puis exigea des honoraires assez salés, ce qui contrista beaucoup Johnny et contribua à accroître le mal du pays, dont il commençait à souffrir.

Pour comble de malheur, Baptiste Pinette dû bientôt quitter précipitamment le chantier pour retourner chez lui, comme on l'a déjà vu, ce qui eut pour effet d'augmenter la nostalgie chez le malade.

La "compagnée" lui chargeant \$3.00 par semaine de pension Johnny, à bout d'argent, voulut quand même et contre l'avis du médecin, retourner dans son village.

L'esseulement, toute la journée, sur son froid grabat de branches de sapin, entre les quatre murs tristes et sombres de la "campe", qu'éclairait à peine un rayon de soleil, l'indifférence relative des étrangers, qu'il ne voyait d'ailleurs que le soir, leur langage plutôt rude et grossier : tout cela pesait comme du plomb sur la nature joyeuse et sensitive de Jean.

Il ne pouvait se rappeler sans un serrement de cœur la sollicitude de tous les siens, et en particulier les trésors de tendresses maternelles dont il était naguère l'objet, même pour une simple indisposition.

Un dimanche soir, un bûcheron canadien-français, le plus beau chanteur de la "campe", modula d'une voix aussi impressionnante que riche sur un air mélancolique : le 'Souvenir du foyer', que l'abbé Apollinaire Gingras avait déjà mis au jour.

(Air : 'Sur le grand mât d'une corvette')

Au sein des plaisirs de la ville
Mon âme est comme un grand tombeau.
Je rêve au bonheur plus tranquille,
Et je regrette le hameau.
Du fond du cœur à ma paupière
Je sens des pleurs souvent monter :
Je me rappelle la chaumière
Et j'entends mes oiseaux chanter !

Quand l'impitoyable tristesse
Jette à mon front son voile noir :
Quand l'amitié surtout me blesse ;
Quand dans mon âme il se fait soir :
Du fond du cœur à ma paupière
Je sens encor des pleurs monter :
Je me rappelle la chaumière —
J'entends mes sœurs gaiement causer !

Quand sur la ville étincelante
La lune au ciel vogue sans bruit ;
Quand sur la neige éblouissante
Rayonne doucement la nuit :
Encore une larme importune
Du fond du cœur monte toujours : —
Reverrai-je tes clairs de lune,
O ma chaumière, ô mes amours !

Le " scaler " (mesureur de bois) chanta ensuite, d'une voix non moins remuante,

" Souvenirs du jeune âge,
Sont gravés dans mon cœur ;
Et je pense au village,
Où règne le bonheur...
.....

Cette nuit-là Jean ne dormit pas. Il se leva les yeux rouges, fit, tant bien que mal, son " pack " et, malgré le " tolle " général de ses camarades, il quitta précipitamment le chantier, profitant de l'occasion que lui offrait, pour sortir du bois, le draveur de provisions qui par le " tête road " se rendait jusqu'au plus proche village. De là un postillon voitura Jean jusqu'au chemin de fer.

Mais il n'était pas à bout de traverses. Au cours du voyage, la blessure se rouvrit, causa beaucoup d'inquiétude à l'infortuné jeune homme qui, de tribulation en tribulation, finit par s'arrêter en chemin, tant la douleur devint forte et le danger de complications imminent. Bref, au lieu de se rendre chez lui, il vint échouer dans les " Tonnechipes ", chez son grand cousin, Baptiste Pinette.

Le médecin, à cause de l'accident survenu à la plaie, condamna le blessé à un repos de plusieurs semaines, et lui prohiba la danse pour plusieurs mois.

Tant d'adversité donna à réfléchir à cet étourdi, qui avait maintenant honte de rentrer au foyer, où il se serait vu en butte aux quolibets de ses anciens compagnons de plaisir.

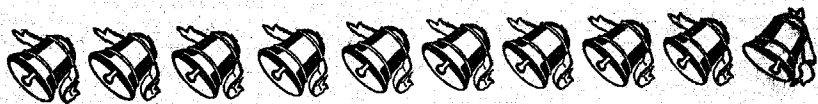
Baptiste, en bon citoyen, profita de l'état d'abattement où se trouvait le jeune homme pendant sa convalescence pour le décider à retourner chez lui et à changer de vie, en se mettant sérieusement au travail.

Bref, il le conduisit au Grand-Tronc, après lui avoir fait beaucoup de recommandations sur la route à suivre, attendu qu'en 187... le Grand-Tronc ne donnait pas aux passagers des tickets rédigés dans les deux langues.





Johnny dans son habillement de nocés.



Où Johnny met la main à la plume

Deux ans après, Baptiste Pinette paya six sous à la poste et en retira la lettre suivante :

Saint-X.....

Chairs couzen et amies, je me su rendu san équetud, je m'é endormi dans le Greutron et j'ai passé tou drectte au dépô mais sa fé rien. Je me suis rendu à Québec et j'ai attendu parlé Chaplo et Lingelié. Ça a buché. Je prin un momin de plésir por vou donné des nouvelles de mon voilage tout ensemble et je te remarci Batisse pour les bons conseilles dont tu ma donner pour mon avenir et pour le Greutron, il parle pa frensait, gé sorti mon englait . . . annéoué !

Mentenin jai a te dire que je su marié avec la petite tibo, Fifine, et on a de l'agrement en ménage et du bonheur. On a fé Batizé, il sappel DJânez comme son père et il marque pour ête ben étéligén lui aussi, on espaire qui va marché à son en.

Mentenin jai a vou dire qu'il a vu des bavassements alenvert à cause que not beurre les marchents il en veule pas, il dise qu'il a couleur de crasse et quon é pas propre. Dieu merci mâ femme est propre eurrenommée, et c'et moé, DJânez, qui tire les vaches avec mon engagé.

On reste sur le bien paternel de ma femme. C'est vrai qu'on peu pas faire de beurre pareil, rien que de la colle, mais il a du sort ladeden. Je vois pas d'aute chose que le Coq à Pierro qui men-veu depu aven note mariage, rapporte quil avait des idées pour Fifine et il se poussait pour. Jusqua dire que quand j'étais au chenqué et quen ji écrivait des lette de chérissage aïs riais de moé et pis que quoi que ce que jicontais quen j'allais veillé avec, rien que des peurs, pi que mon chien était mort pour Fifine ; mais je tassure qui est resté frette au printemps le Coq à Pierrot quand ilma vu arrivé le dimanche avec ma pôuliche breune à la porte d'église, les deux mains sur les cordots, mon harnois blen, ma cariol toute flimbinte neuve, pi la petit tibo, mon épouse d'aujourd'hui, acauté de moé, ben abrié dans la bâflo.

Depu ce temps là que le Coq se montre hère ; c'est comme si il avait un ver rongeur contre nous autres.

Je tanvoi anne piasse en bile des états den la lette, dis donc au sauvage que tu ma parlé (ce ne doit pas être Chapleau, ni aucun des Langelier, qui a appris à Johnny à mettre des qui à la place des dont. Pour être grammatical notre héros aurait dû dire : Dis donc au Sauvage 'dont' tu m'as parlé . . .) qui chasse le sor du Coq à Pierrot, quon fasse du beur. Si c'est plu cher, qui parle, largin quim rien porvu qui soigne sa o plu vite et que les bavasse arrête, et qui me réponne au plu to.

Des respects à toute la famille ensi que ché M. Charlo. Eccusé lecriture, jetaït pressé.

Je sus por la vi.

DJânez Cassepinette.



La réponse du Sauvage

Quelque temps après, Jean reçut, sous une forte enveloppe, jaune et luisante, une lettre écrite sur toutes les pages de plusieurs feuillets de grand papier bleu, alors à la mode.

L'orthographe du document était convenable. Aussi, bien que ce dernier portât la signature du Sauvage, nous supposons fort quelqu'institutrice ou une autre personne instruite du temps d'avoir collaboré à sa rédaction.

Le soi-disant docteur et Sauvage avait, sans doute, entrevu la possibilité de donner des leçons par correspondance et avait, en conséquence, fait soigner la forme de ses prescriptions.

En même temps que la lettre, la maîtresse de poste remettait à Johnny un colis contenant deux grands tabliers de forme fantastique, deux linges de toile grossière, un bout de ficelle et une petite boîte de poudre blanche.

La lettre défendait de montrer la poudre à qui que ce fût, sous peine de lui voir perdre sa mystérieuse mais puissante efficacité. De même, il ne fallait pas dévoiler l'origine de la ficelle, toron d'un câble quelconque, et dont il sera question tout à l'heure.



Les Ordonnances du Sorcier

Les ordonnances de la lettre se lisaient comme suit :

1o Lave-toi les mains à l'eau tiède, et après avoir fait fondre dans cette eau un peu de la poudre miraculeuse No 1.

Fais la même chose chaque fois avant de traire les vaches.

Ton homme aussi.

Lave bien les chaudières et tous les vaisseaux à lait avec la même préparation, matin et soir.

2o Avant de traire, attache la queue de la vache à son jarret au moyen de la ficelle que je t'envoie, et qui provient d'une corde de pendu. Ne laisse pas traîner cette corde, sinon tu le regretteras . . .

3o Humecte les deux linges merveilleux dans de l'eau préparée comme tantôt.

Du côté où tu dois te mettre pour traire passe le plus grand des linges dans le sens du poil, et avec le plus petit nettoie le pis et les trayons, chaque fois avant de traire ou avant de donner les trayons de la vache au veau. Et en ce cas, lave de nouveau ton linge, trempe-le dans la solution ainsi que le bec du veau, avant qu'il aille son repas à la mamelle.

Avant de traire, assèche les trayons.

4o Toi et ton homme, traitez toujours les mêmes vaches, et traitez-les aussi le dimanche vous-mêmes. Si ta femme en trait, que ce soit régulièrement et toujours les mêmes vaches.

5o Avant de vous mettre à traire, ton homme et toi, mettez chacun un des tabliers que je t'envoie, et fais-les laver tous les vendredis par ta femme. Un vendredi et non un autre jour ni par une autre personne, cela à moins de grosses raisons.

6o Tire toujours en croix. Fais attention à cela, sinon le sort pourrait bien se passer quand même, mais le lait diminuera.

Ainsi, si tu es à droite de la vache, tire en même temps le trayon gauche de l'avant et le trayon droit de l'arrière du pis, et, ensuite, les deux autres, ensemble encore.

7o Sitôt ta chaudière pleine, ne la laisse pas dans l'étable, mais sauve-toi avec, et sans regarder en arrière, va la porter sous un abri, où il n'y aura pas autre chose que du lait, et coule-le là tout de suite. Dès que coulé, recouvre-le. Arrange-toi pour qu'il refroidisse vite, puis tiens-le au frais, et couvert.

N'écoute pas les histoires de ceux qui voudraient te faire laisser tes vaisseaux découverts sous prétexte d'aérer le lait.

Fais bien attention à ceci ! Ne le laisse jamais séjourner dans l'étable, la grange, la cuisine, la cave, la dépense, et autres lieux où il y a des odeurs fortes ou de la poussière. Le sort se tient dans tout ça. Le Méchant aime la cochonnerie.

80 Maintenant, écoute bien. Si tu continues à te mouiller les doigts ou les mains pour traire, tu entretiens le sort, tu le fais tomber goutte à goutte dans la chaudière avec le liquide qui y tombe et qui a touché à tes mains. Tiens tes mains sèches et nettes.

90 Avant la traite, fais toujours jaillir par terre quelques gouttes de lait de chacun des trayons.

C'est une cérémonie nécessaire.

Fais de même avant de donner le trayon au jeune veau.

100 Enfin, pour que le sort s'en aille pour tout de bon, pardonne au Coq à Pierrot d'avoir eu des idées semblables aux tiennes, il y a quelques années. Ça prouve qu'il n'est pas fou et qu'il a du goût. Il est assez malheureux comme ça ; ne lui fais pas de misère. Et soyez amis comme avant.

D'autant plus que ce n'est pas lui qui est la cause de ton malheur, tu peux m'en croire, et tu sauras bientôt me le dire, peut-être.

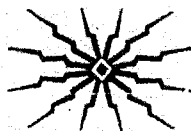
Je sais qui.

Et tu serais bien surpris si je te disais le nom du coupable ; mais je pense que ta femme le serait moins, surtout dans quelque temps.

Quand tu auras suivi mes prescriptions, pour \$5.00 je pourrai te dire le nom de ton ennemi.

En attendant, suis mes conseils et je garantis le succès.

Docteur Sauvage,
Maréchal.



Tout est bien qui finit bien

Jean recevait cette lettre à Pâques, au moment où les vaches allaient bientôt prendre le pâturage.

Les instructions furent suivies à la lettre, et la poudre cachée avec soin.

Un jour cependant, le médecin appelé dans la famille trouva par hasard le paquet de poudre, questionna, sourit, puis fit des observations.

À l'automne, le maréchal sauvage reçut de Jean une lettre dont nous extrayons les lignes suivantes :

“ Gé pas besoin de payé \$5. pour savoir qui. Ma fame dis que ces nôte homme quil était salô.

“ A dis que les tablié les linge miraculeu pi la corde de pendu le peu en faire des parcilles, pi les lavé namporte quel jour, pi sa fé pareil.

“ Car elle a tout prêté le biblo au Coc à Pierrot qui a eu la même malchance que nous aute, son beur est pas bon, il es bin affigé le pauve home. Car il sé pa si prende pour chacer le sor, cé pa de ma faute, il a jamais été montré, pi san rien dire de tro et sans médisance ni rien, il est pa assé prope quen il tire ses vaches, mais ji ai montré et on a espérance que sa va revenir.

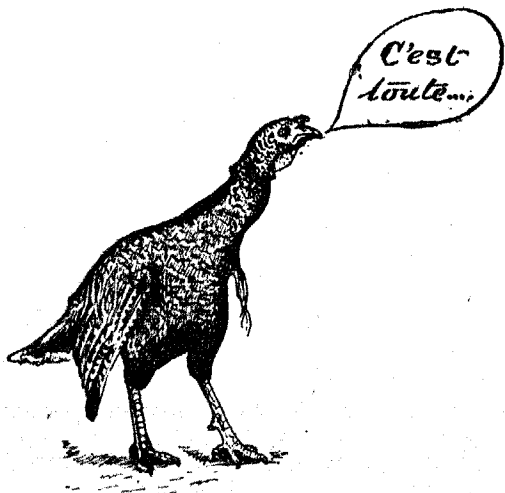
“ Pi la pourde miraguleu, le docteur dit que ces comme magnère de boura, de la citre bouric (acide borique), et il nous en fourni.

“ Boura ou bouric, sa a bin ruci pareil, on es bien enlimé, bin encouragé, toute ensambre, sa va bin et pour sa je vous remerci bin des foi.

Je suis pour la vie,

Jean Cassepinette

(Pour copie conforme.)



C'est
toute...

Table des matières

	PAGE
A retenir	2
Deuils et commentaires	5
Un mariage qui fait jaser	7
Prédictions sensées	9
Hommage au mérite	10
Pain noir, moustiques et temps durs	13
Mauvais calculs, encans et cancons	15
Où un scandale éclate	17
Politique et psychologie	19
Rouges et bleus	21
Lésime fait dire	24
Bataille	21
Paix et monuments	28
L'avenir s'assombrit	30
Héroïque décision	31
Au chantier	32
Le Sauvage	33
Spectacle lamentable	39
Où l'on pressent du mystère	42
Dans la loge	43
Le sort	44
Où madame Pinette pâlit	46
Antoine et le Sauvage	48
Le " Bi "	50
La Gazette	52
Où Chiniqy est appelé au secours	54
Où Satan de barraude en vain	56
Le diable est aux vaches	57
La fin approche	59
Le coq à Baptiste	61
Où le Toine parle aplomb et Jimmy se croit aux noces	64
Vingt ans après	67
Air pur ou air bête	70

DEUXIÈME PARTIE

	PAGE
Généalogie et épopée de nos héros	79
Au chantier	81
Un malheur	82
On lie connaissance	83
Où Johnny met la main à la plume	88
La réponse du Sauvage	90
Les ordonnances du sorcier	91
Tout est bien qui finit bien	93

